20me Année — Novembre 1933

DÉPÔT LÉGAL VAUCLUSE 539 1933

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

ROLLAND DE RENEVILLE .... *Extrait d'un Carnet*
ALDO CAPASSO .... *Remords*
JEAN VAUDAL .... *Apprentissage de la Solitude*
HILDA BERTRAND .... *Poèmes*
HENRI FLUCHÈRE .... *Tout Homme*

CHRONIQUES

ROGER SECRETAIN .... *L'Esprit et le Temps*
JOE BOUSQUET .... *Protestation à propos de Pierre-Jean Jouve*

NOTES — COMPTES RENDUS

LA POÉSIE, par Léon Gabriel Gros, Pierre Audard.
LES LIVRES, par Marcel Brion, Henri Fluchère, Gilbert Trolliet, Louis Emié, Georges Petit, Emile Dermenghem, Jean Guyon Cesbron.

LETTRES CATALANES, par Pierre Jean Roudin.
LA PEINTURE : *Kisling*, par Roger Brielle.
A PARIS, LES EXPOSITIONS, par Germaine Selz.
A MARSEILLE, LES EXPOSITIONS : *Simon Auguste, Le Radeau, Le Trident*, par Léo Van Droogenbroeck.
URBANISME : *Les Portes de Marseille*, par Gaston Castel et Jean Ballard.
MACHINES PARLANTES, par Gaston Mouren.
MUSIQUE HOT : *L'Orchestre Duke Ellington* (II), par Georges Petit.
ECHOS : (*Le Hot Club, Le Moment Musical, Conférences, La Vie Maritime*).

RÉDACTION - ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : 5 fr. — **Étranger : 6 fr. 50**

N° 156. 20me Année. Novembre 1933.

Cahiers du Sud

Tome X. — 2e Semestre 1933.

Extrait d'un Carnet

Hasarder dans le domaine de l'étymologie telle hypothèse douteuse est un jeu dont le charme a de quoi enchaîner pour un instant les détracteurs les plus décidés de l'imprécision. Que l'on me permette de suggérer que le mot révéler vient de *rem velare*, cacher la chose. Et la conclusion s'imposera: révéler signifie cacher l'objet pour laisser paraître le signe.

*
* *

La matière est partout semblable à elle-même, c'est-à-dire réductible à la notion d'énergie. Seule importe la forme assignée à ses masses vibrantes. Et puisque la forme est un nombre, j'en arrive à concevoir que la magie de ce visage tenait essentiellement au nombre qui en ordonnait l'architecture. Sa puissance infléchissait telle courbe, fendait les lèvres. Elle organisait une équation d'émail et de sang que mon esprit recomposait pour son compte. Mon souffle la vivait. Amoureux d'un chiffre, j'épuisais sa répétition particulière de l'abîme.

*
* *

Le poète cherche à créer dans la langue une langue inconnue. Il brasse les mots, les agglomère, les défigure. Il ne les considère plus comme une monnaie conventionnelle ainsi que fait le prosateur. Il s'astreint à

retrouver dans leur rythme et dans leur sonorité la germination des mondes. Je m'étonne que l'on ait pu chercher ailleurs ce qui distingue la poésie de la prose. Ici le mot est employé dans sa portée magique, et là comme simple moyen d'échange. A la faveur de ce critérium il devient tout simple de concevoir en quoi les alexandrins de X sont de la prose, tandis que la poésie éclate dans les propositions de Z.

*
* *

La destruction du centre de conscience, ou à l'inverse son élargissement indéfini, permettent au chercheur de réaliser, par des voies opposées, la conquête de plus en plus violente de contrées dont il semble que le foyer soit partout et la circonférence nulle part.

Corps de la pensée en marche, le poème, de quelque méthode qu'il tire son origine, se présente à l'observation non prévenu sous les couleurs étouffantes et dangereuses de la nuit. De sorte que l'obscurité devient le signe commun à l'abolition des facultés méditatives aussi bien qu'à leur renforcement, à la façon dont la nuit physique résulte pour l'œil de chair, tant de l'excessive lumière que de son absence.

*
* *

Argument d'un poème encore secret :

Dans l'Adresse qui lui est ici dédiée, le Poète est sommé de renoncer à l'emploi inconsidéré des rythmes et des mots, dont la vibration imprudemment conduite entre en sympathie avec les rayonnements des astres maléfiques, et des planètes écroulées. La propagation de sa parole assemble dans sa courbe un enchaînement de lueurs que suscitèrent au temps de leur règne, les univers anéantis, et lui en compose un funèbre diadème. Sans prendre garde à la puissance créatrice des mots, qui ne sont que les reflets de la Parole unique (elle-même soulevée par le Verbe engendreur des mondes) il dit — et de son acte verbal crée un monstre dont la fureur se tourne contre les astres de sa naissance.

Cette entité n'est pas du monde. Située entre la na-

ture animale et la nature végétale, elle porte en elle un germe horrifique. Les Fleurs dont elle accable le Poète feront à jamais osciller la fatalité de ses désirs entre deux mouvements également inhumains : le refus de laisser se dégrader par la manifestation une puissance intacte, et le tourment de combler la faille que le monde relatif organise dans l'incréé. Le Lys héraldique, dont les trois branches expriment le pouvoir, et la blancheur le refus de toute création, s'accompagne par antithèse de la Rose à cinq pétales de la tradition rosicrucienne qui, posée sur la croix des éléments, approche par cette adjonction le nombre parfait sans l'atteindre.

Le double souci qui lui est dévolu tire le Poète hors du cycle de l'homme. Devant ses pas, les apparences sensibles se vaporisent. Il ne saurait s'arrêter à la suprême approximation de l'absolu que lui propose un cœur aimant. Il aspire à la Nuit dans laquelle se résolvent les antinomies. Sous les apparences du sort maudit qu'il s'est donné, le Poète poursuit sa tâche destructice, et les cadres de l'espace et du temps s'effacent lorsqu'il accède à la révélation des ténèbres.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

Poèmes

REMORDS

Remords qui se recueillent
Au fond du cœur, telle éternellement
La nuit au creux des monts,
Lourd est mon sang: mais n'aimais-je pas moins
Celui qui cèle son visage
Sous l'impassible firmament
Quand me tenait la jeunesse innocente?

Le cri ancien est devenu prière.

LE CŒUR CLOS

Entre des jets de sang, comme un poing dur
Se referme le cœur, et dans sa nuit
Poursuit la course obstinée de la vie.
Miracle plus atroce que l'amour
Sombre beauté du cœur clos. — Tu dors
D'un sommeil bref, esprit avide et retors,
Mais les tombes de chair
Entendent toujours
Le choc continu de mon cœur, et son bruit sourd.

ALDO CAPASSO

(Traduit par Armand Guibert).

L'Apprentissage de la Solitude

Environ cette époque je me brouillai avec tous mes amis.

En vérité, fut-ce une brouille ? Un beau jour, ils cessèrent de venir me voir.

Ils cessèrent de venir...

Mots tout simples aujourd'hui, mais qu'ils m'auraient paru monstrueux naguère! J'ai peine à me représenter mes amis et, surtout, moi au milieu de mes amis. Mais je puis retrouver les faits. Pas d'heure de la journée où l'un d'eux près de moi... puis survint la brouille, et, depuis...

Je sais bien que voilà toute mon histoire. Et pourtant je ne désire rien d'autre que trouver les mots par quoi remplacer ces points de suspension, les mots qui m'éclaireront ce que seul, maintenant, dans ma chambre fermée, pendant que la pluie délicate efface patiemment la ville, je veux appeler mon aventure.

En me levant si je guettais l'heure à la pendule je ne me disais point : « Bientôt neuf heures » mais : « Dépêchons-nous, Gilbert ne peut tarder ».

En effet, comme s'achevait ma toilette, apparaissait Gilbert.

Il parlait peu. Il prenait place dans le fauteuil, pendant que je brossais mes dents. Oui, telle était notre exactitude. Il me souvient qu'un jour, par exception, je donnais déjà le coup de peigne final au moment qu'il ouvrit la porte. « Tiens, tu es en avance! » me dit-il, et dans l'inflexion de sa voix je devinai une imperceptible irritation, peut-être de la tristesse.

Gilbert passait en revue mes vêtements étalés sur le lit. Il approuvait la cravate, ou bien en choisissait dans l'armoire une autre mieux assortie à mon veston et à son goût. Parfois il haussait démesurément les sourcils et plissait le front, signe chez lui d'un abattement

douloureux : « Quand te décideras-tu, pour l'amour du ciel, à porter des faux-cols moins hauts ? »

Puis, reprenant soudain courage : « Je passerai te prendre à six heures, nous irons chez le chemisier... »

Que l'on put commander une paire de gants ou un disque sans l'aide de Gilbert, je ne le concevais pas. Il m'accompagnait chez le contrôleur des finances, chez le dentiste, au cinéma et, quelquefois, dans les maisons de femmes.

Ainsi, chaque heure passée avec Gilbert apportait sa tâche, avec elle accomplie. Il le disait, lui qui parlait peu : « Je n'aime pas perdre *notre* temps ». Sans doute, de tous mes amis est-il celui qui occupa la plus grande place dans ma vie et la plus petite dans mon souvenir.

Aux judicieux silences de Gilbert succédait la prolixité d'Edgar. Leurs allures, leurs visages, leurs préoccupations s'opposaient si bien qu'alors je les jugeais fort différents. Mais sans doute n'étaient-ils que complémentaires.

Sur tous sujets on trouvait Edgar intarissable. Non qu'il se piquât d'opinions ou de jugements, mais il savait tout, tout ce que l'on peut apprendre, mais lui seul retenir: le plus récent score de course à pied, les « vraies » idées de Staline sur le marxisme, le nombre de calories fournies par cent grammes de viande rouge (et il précisait: prise dans tel morceau, et accommodée de telle façon). Il m'apportait des livres, contrôlait mes cigarettes, me démontrait le « trudgeon » à la piscine. Il entreprenait Mélanie, ma femme de ménage qui l'envoyait au diable, afin de fixer mes menus selon les lois de l'hygiène.

On ne pouvait discuter avec lui, n'en éprouvant guère l'envie, tant les chiffres, quoi qu'on dise, sont éloquents.

Max était mon préféré. Je veux dire que pour lui peut-être éprouvais-je de l'affection. Plus jeune que nous tous, son rire m'éblouissait. Il m'appelait « Patron » car je lui confiais quelques sommes d'argent. Il les faisait fructifier à merveille, par des placements, mystérieux d'abord, et que, brusquement, une fois le succès reconnu, il m'expliquait en deux mots. Je me rappelle sa phrase : « Tu vas comprendre, patron... » Il me rendait visite le soir, après dîner, disposant de peu de loisirs, et me confiait ses projets

dont la netteté et le pur dessein, à peine imaginaire, me ravissaient. J'admirais sa gentillesse et sa loyauté. J'aimais lui demander conseil, puisqu'il était le seul qui ne songeât à m'en donner tant que je ne l'en priais point.

Gilbert, Edgar, Max... Que Frank différait d'eux tous ! Il vivait à l'improviste et, pour ainsi dire, inopinément. Je me demande, parfois, s'il vivait réellement, comme nous faisons, tous les instants de ses journées. Je lui supposais une existence discontinue, semblable à celle de ces génies qui ne s'incarnent qu'à heure donnée.

Demeurais-je huit jours sans nouvelles de lui, je l'entendais soudainement, à quatre heures du matin, sonner à ma porte sans pitié. Le plus surprenant c'est que, dormeur passionné, je l'accueillais pourtant sans mauvaise humeur. Il ouvrait la fenêtre et, me disais-je, sans lui je n'aurais point surpris cette aube enivrée de silence qui grelottait au bas du ciel.

Il aimait s'allonger sur le divan et passait ainsi auprès de moi, des journées entières.

De ses absences il revenait chargé de butins précieux. A coup sûr, loin de moi, il ne pouvait qu'errer au fond des mers. Je l'écoutais. Je ne saurais, aujourd'hui retisser la trame de ses propos, mais je sais que si parfois, j'ai pu, à cette époque, me tenir pour intelligent c'est à Frank que je le dois. Je me croyais devant un miroir, mais un miroir sans tain et Frank se tenait derrière.

Lorsque, le quittant pour retrouver les autres, j'émettais une opinion, je les voyais sourire. « Ça c'est du Frank » disaient Edgar ou Max, et Gilbert haussait tristement les sourcils. Sans doute ne se trompaient-ils guère, mais ils ne comprenaient pas que grâce à Frank je savais les juger, eux, qui ne le valaient pas.

A l'encontre de mes autres amis, Frank ne s'inquiétait guère du train de ma vie. Néanmoins il me parlait quelquefois d'Estelle et m'exhortait à une tendresse plus active. Je suppose qu'il aimait tant les femmes mais tellement davantage la paresse, qu'il se contentait de faire l'amour à la manière des fleurs, par le truchement d'un insecte inconscient. Parfois, en riant, il m'appelait « mon gros frelon ».

Je sais bien que n'était l'occasion apportée par le

souvenir de Frank je négligerais de rappeler ici le nom d'Estelle. Je ne puis guère la compter parmi mes amis, puisqu'elle n'était que ma maîtresse.

J'appréciais sa simplicité, le peu de violence de ses caprices, l'apprêt charmant de ses toilettes. (Tantôt Gilbert, tantôt Frank la conseillaient) .Elle aimait le plaisir, toujours prête à le prendre comme à le donner.

Si je cherche un mot qui me la peigne toute je le le trouve aisément: la bonne grâce.

Elle furetait de longues heures dans l'appartement et marquait une joie enfantine lorsqu'un arrangement patiemment travaillé, de fleurs, de meubles ou de tentures nous composait un décor selon son goût du moment. Une guerre ouverte éclata un jour entre elle et Mélanie qui prétendait également «ranger» à sa guise. Je fis appel à Gilbert, dont les arrêts se faisaient écouter de tous, et l'on signa la paix. Le domaine de chacune se trouvait enfin délimité.

Quant à moi, je ne me serais pas avisé de déplacer un vase ou une assiette, ne concevant pas de bien-être mieux ajusté à mes exigences que celui que me ménageaient le goût d'Estelle et les soins de Mélanie.

Parfois, je réunissais tous mes amis et nous soupions gaiement. Je jouissais de l'entrecroisement des propos autour de moi. Lorsqu'un mot plus vif me poussait, d'un brusque bond, encore plus haut, je pressais la main d'Estelle sous la table, non par tendresse mais par enthousiasme. A ces instants, ma vie se haussait sur un sommet inexpugnable, puis se répandait en nappes ruisselantes comme la retombée d'un jet d'eau.

Mes amis partis, encore tout exalté de vins et de rires, comme je serrais ma maîtresse contre moi, aurais-je pu douter de la réalité de mon bonheur ?

Ainsi passaient les heures, si pressées les unes contre les autres qu'elles formaient une toile unie, un ciel, et le regard ne savait percer au travers.

Un jour, ils cessèrent de venir... Si j'ai pu rapporter bien des détails de mon existence avant la « brouille » c'est au détriment de la chronologie et, peut-être, de l'exactitude matérielle.

Mais comment, comment, et surtout pourquoi, tous mes amis m'abandonnèrent-ils le même jour?

Un matin, je n'osais achever ma toilette. Gilbert ne se montrait pas. Je consultais la pendule, puis ma

montre, puis le cartel de la cuisine, enfin, par la fenêtre, l'horloge de la gare. Hélas! toutes ces mécaniques, liguées contre moi, me certifiaient l'incroyable retard de Gilbert.

Je demeurais assis, ma cravate à la main, interdit et incertain de ma volonté devant ce visiteur inconnu : l'attente. J'allais jusqu'à supposer cette absurdité, Gilbert malade.

Je courus chez lui. La vieille dame qui m'accueillit, et que je reconnus pour sa mère, me toisait d'un œil ironique.

— Gilbert est en voyage.

— Mais il m'aurait prévenu!

Elle se refusa à m'indiquer le lieu du voyage et la date du retour.

Edgar devait m'attendre chez moi. Qu'il me tardait de trouver auprès de lui quelque réconfort! Naturellement il ne vint pas. Je l'appelai au téléphone. Une voix obséquieuse s'efforçait évasivement de me calmer, puis, prenant soudain parti:

— Monsieur Edgar fait dire à Monsieur qu'il a soupé de la figure de Monsieur, depuis 188 semaines qu'il voit Monsieur.

Et comme j'insistais, affolé, l'autre ne répondait plus que par un ricanement solennel.

Sitôt raccroché le récepteur, je ne doutais plus : Edgar contrefaisait lui-même la voix et le langage d'un larbin que, d'ailleurs, je ne lui avais jamais connu.

Je ne songeais pas à m'indigner de l'insolence, vulgaire et assez plate, de Gilbert et d'Edgar. J'errais de meuble en meuble, tapant du pied. Il me fallait voir sur le champ l'un de mes amis, n'importe lequel, lui parler, me rassurer auprès d'un sur les sentiments de de tous. Car je croyais encore à une farce énorme.

Max, au moins, ne me fit pas défaut. Aussitôt, son rire me rendit courage. Je l'épiais, cherchant sur ses traits le moindre indice de connivence. Par un soudain orgueil, à mesure que je regagnais assurance, je me flattais d'éclaircir tout seul ce mystère et de déjouer cette méchante plaisanterie. Mais rien d'insolite en Max, nulle gêne, nulle malice. Il me dit à brûle-pourpoint, me tendant une lourde enveloppe:

— Tiens, Patron, j'ai fait liquider tes comptes. Désormais je ne pourrai plus m'occuper de tes affaires, je serai bien trop pris par les miennes! D'ailleurs tu

n'y perds pas: une belle liquidation. Il s'apprêtait à me fournir de plus minutieuses justifications mais je le fis taire. Je laissai éclater mon indignation :

— Alors, toi aussi, tu t'acharnes à cette farce idiote?

Sa stupeur ne pouvait être feinte. Je dus lui raconter mes déboires. Il me plaignit, puis se prit à rire.

— Bah, la vie... Moi aussi, comme Gilbert, je partirai pour un long voyage. Au retour, accablé de travail, je ne te verrai guère....

Quels mots pouvaient le retenir?

Je ne dormis de la nuit, mais pourtant ne souffris pas trop. Ecartant la terreur que m'inspirait l'avenir, je me livrais à de secs et interminables calculs. Par eux je prétendais m'expliquer la conduite de mes amis mais, comme des raisonnements d'ivrogne, ils revenaient sans cesse au point de départ sans atteindre le but.

Le lendemain Estelle, à qui dans mon désarroi je ne pensais guère, vint pleurnicher contre moi. Elle « m'estimait trop » pour me mentir. Elle s'accusait d'avoir exigé le départ de Max, car ils s'aimaient depuis longtemps.

— Et puis Max est trop loyal pour endurer une situation fausse. Avec ton argent il faisait pour lui-même (grâce à de nombreux reports, il est si intelligent!) des opérations magnifiques. Tu en profitais pour une part, c'était gentil, n'est-ce pas? Mais enfin, scrupuleux comme il est, il se croit ton obligé tout de même, il ne peut plus rien accepter de toi, puisqu'il m'aime...

— Et, ajoutai-je amèrement, grâce à ses gains, il n'a plus besoin de moi.

— Voilà, justement!

Je voyais Estelle toute fière de la délicatesse de son nouvel amant.

Je l'interrogeai. Elle me jura ne rien savoir de Gilbert ou d'Edgar. «Pauvre petit, mais il te reste Frank».

Bonne fille, elle voulut m'embrasser et je compris qu'elle m'offrait quelques instants de dernier plaisir. Mais, souffrant de migraine, je la laissai partir.

Il te reste Frank, avait-elle dit. Hélas! Je sentais bien que de Frank non plus je ne devais rien attendre. En écrivant, j'ai pu reconstituer ce que j'appelais la trahison de mes autres amis. Mais, je ne me souviens même pas des dernières paroles échangées avec Frank. Je ne connaissais pas son adresse, en avait-il une?

Il s'effaça, simplement, je veux dire que l'espoir de son retour s'effaça de mon cœur.

Et comme, d'eux tous, il demeure celui qui m'a laissé le souvenir le plus fort, mais le plus imprécis, lorsque je veux évoquer la « brouille », oubliant les détails particuliers, je ne trouve plus que ces mots:

« Un jour, ils cessèrent de venir... »

Et ces mots suffisent à séparer d'un trait ineffaçable ce qui fut de ce qui est.

*
* *

Lorsque j'eus éliminé par le raisonnement tout espoir et mis de côté, une fois pour toutes, les vaines recherches explicatives, je m'abandonnai à la colère. On dit, je crois, que l'homme en fureur ne se possède plus. Pour moi, j'ose tenir ma colère pour très consciente. Je l'entretenais soigneusement, épiant ses défaillances, la nourrissant de ses propres déchets. Si, brisant un objet, le bruit et la soudaine perception de ma sottise risquaient de me refroidir, aussitôt j'excitais ma violence contre cette sottise, précisément, et lui livrais en pâture de nouveaux fracas. Néanmoins, un grand nombre d'ustensiles échappa à la destruction, car ma colère, se connaissant pour une passion, fuyait la satiété et variait le champ de ses exercices. Je chassai Mélanie, puis la rappelai avec mille excuses — d'où je tirai prétexte à m'accabler de sarcasmes dont je remâchai des heures durant la fortifiante amertume.

Pour tout dire, cette colère n'était qu'une ruse, une défense: j'éloignais de moi l'instant où il faudrait m'abandonner à la vue claire et, sans doute, au désespoir.

Cherchant alliance partout où elle s'offrait, je bus sans mesure. J'ignorais, dans une circonstance si nouvelle, quels sentiments véritables finiraient par l'emporter; naïvement, je me voyais voguer longtemps sur cette tempête intérieure et, ainsi, doubler le cap douloureux sans m'en apercevoir.

Mais au soir, recru de lassitude, je m'endormis d'un sommeil de brute et m'éveillai le lendemain de fort bonne heure.

La courbature et un âcre dégoût m'avertirent que je n'avais pas à compter sur la colère, l'ivresse ou le sommeil. Nécessairement ces états durent moins longtemps que le mal qu'ils s'offrent à combattre.

J'avais retrouvé le calme mais je fuyais la lucidité. Je ne voulais pas penser au lendemain, je ne le voulais pas mais je savais bien que je le pouvais. Cet atroce pouvoir, à la lettre, m'affolait.

Mon cœur cessait de battre dès que je voyais poindre, dans le déroulement du monologue intérieur, une phrase au futur. Abolir le passé, bien facile, mais l'avenir! et le plus immédiat.

Ou bien, changeant brusquement de tactique je faisais la part du feu et m'imposais un court programme. Je me disais, et aussitôt répétais à mi-voix: « Je vais passer ma robe de chambre, puis je vais aller à la fenêtre.. » Sans retard, j'exécutais.

Puis mon cœur cessait de battre à nouveau, je voyais mes phrases s'élargir, déborder les contours que je leur assignais, s'élancer vers demain...

Je me faisais petit, je tachais de me loger tout entier dans le présent, ce présent qui n'avait de dimensions réelles, qui n'existait après tout, que parce que je le désirais tant.

De la fenêtre, j'examinais la rue. A voix haute cette fois, posément, intensément je me faisais le récit de ce que je voyais. Je disais sans songer à sourire:

« Les deux taxis cornent, ça fait deux notes. La dame traverse entre les clous. Les deux taxis cornent en même temps, ça fait une troisième note, non, ça fait un accord. La crémière a des bras rouges... » Parfois, le spectacle se dérobait, et ne m'offrait plus qu'une matière rebelle. Je répétais alors un mot, n'importe lequel, inlassablement jusqu'à gagner le mot suivant «... des bras rouges, rouges, rouges, rouges... »

Je remarquai soudain la longueur inhabituelle de mes ongles. Je savourai à cette occasion une joie sournoise. Je mis fort longtemps à gagner le cabinet de toilette. Puis je cherchai les ciseaux, en commençant par les tiroirs où ils ne pouvaient se trouver. Je savais bien tricher ainsi, mais ces gestes me ravissaient et mon attention se tendait comme pour une exploration véritable. Je pris un soin infini à tailler mes ongles, puis à les limer, puis à les polir, puis je recommençai de les tailler...

Le succès apparent, trop complet, de ces feintes puériles se perdit. Tout m'affirmait que de longues heures avaient coulé pendant ces jeux. Sûr de moi, je consultai la pendule : dix minutes à peine !

D'un seul coup, le désespoir entra en moi : je voyais une file interminable de minutes pareilles à celles que je venais de vivre et l'obligation de les emplir toutes, exactement, et jusqu'à la plus infime parcelle de chacune. Désormais, je devrais tout tirer de moi — et, en moi, je savais bien que je ne pouvais rien trouver.

Dorénavant je me refuserais à toute ruse, plus lâche après tout que l'abandon.

J'errais de place en place, me répétant : et que faire ? et que faire ?

Je ne souhaitais même pas le secours des larmes, mais un dur sanglot d'enfant, embarrassé dans ma gorge, ne desserrait pas son étreinte, et, en cas de relâchement, m'avertissait de n'avoir à espérer en aucune façon.

J'admire, maintenant que je puis raisonner de sang-froid sur ces heures arides, l'ombre dans laquelle je laissais le souvenir de mes amis s'estomper. Je ne voyais plus en eux qu'une masse compacte, la réserve à jamais inaccessible, où puiser de tout ce qu'il faut pour faire une journée. Seule, parfois, la silhouette de Frank se détachait pour me faire signe : un adieu déchirant.

Je comprends aujourd'hui que je n'avais jamais aimé mes amis. Je n'éprouvais pas de chagrin, à proprement parler, ni de rancune.

Un matin, consternée par ma mine défaite, Mélanie prit sur elle de m'exhorter au courage.

Je secouais la tête :

— Je n'ai plus d'amis, je n'ai plus d'amis...

Ce qui ne signifiait pas : j'ai de la peine, mais, beaucoup plus douloureusement, je suis seul.

Elle éclata :

— Vos amis ? de beaux amis ! Bien heureux qu'ils aient déguerpi. Des gens qui vivaient sur votre dos et qui se permettaient tout ici. On aurait dit une auberge, etc., etc... Des amis ? vous en retrouverez d'autres, allez, et meilleurs pour sûr.

Cette dernière phrase, si facilement prévisible, éclaira pourtant ma blessure d'une lumière inattendue. Il me serait facile, en effet, de peupler ma vie d'autant de nouvelles « relations » qu'il me plairait. Mais je savais, d'une manière intuitive, mais certaine, que ces facilités ne m'apporteraient pas la moindre chance de salut. Non que mes amis fussent en eux-mêmes irrem-

plaçables, mais le moi qui se sustentait d'eux je ne le retrouverais pas.

Les commentaires de Mélanie m'ouvrirent également les yeux sur une autre singularité : devais-je encore croire au désintéressement de mes amis auprès de moi ? (En ce qui concernait Max, tout au moins, je pouvais aisément me fixer sur ce point).

Ainsi vues, leurs figures se modifiaient étrangement. Il m'importait peu.

Rien ne m'importait. Simplement, il me fallait vivre et, ceci, je ne le pouvais pas. Je ne le pouvais presque pas.

Je ne formais pas de projets, je ne songeais pas à rassembler ce qui me restait de forces. Devant moi un océan illimité. A quoi bon me demander si je savais nager ?

Immobile, je demeurais le regard fixé devant moi.

Il m'est agréable, maintenant, de me dire que je vécus alors des journées atroces, insoutenables, etc... et de ne le croire qu'à demi, car j'ai grand'peine à me représenter un tel état. Mais je n'oublie pas que j'ai, par instants, éprouvé une si suffocante angoisse que je pensais étouffer. Et à plusieurs reprises, j'ai très lucidement envisagé le suicide.

J'ignore ce que les autres appellent désespoir, mais je suppose que le désespéré, s'il refuse la lutte, c'est contre un ennemi futur, qui le menace de loin. Au moment qu'il braque le revolver sur sa tempe il sait bien qu'il pourrait encore différer son geste ah ! ne serait-ce que d'une heure. Il presse la gâchette parce que la patience lui manque, *simplement la patience d'attendre.*

Je n'avais pas à attendre mon ennemi : je sentais son regard fixé sur moi, son haleine sur mon cou. Mon ennemi, c'était à chaque minute, la minute suivante, oui, la minute suivante, non pas inexorable seulement, non pas mortelle, mais bien pis : impossible.

Soudain une idée pénétra en moi qui pouvait me réconforter quelque peu et qui acheva de m'accabler. Il me fallait bien constater que je ne m'ennuyais pas.

Jadis, à diverses occasions, l'ennui m'avait effleuré ; je connaissais son visage, pour ainsi dire, de profil. Je comprenais, maintenant, qu'il est une forme sournoise de l'espoir. Je ne m'ennuyais pas, c'est-à-dire je ne désirais rien, c'est-à-dire rien, jamais, ne pourrait changer.

Je me révoltais. A l'angoisse de l'enlisement continu je préférais encore les sursauts, même douloureux. Ces redoutables journées à venir, je les formais devant moi de toutes pièces.

Cruellement, je construisais mes propositions au conditionnel afin de bien marquer à la fois la nécessité et l'impossibilité de leurs conclusions.

« Demain, il faudrait aller chez le tailleur choisir un costume ».

Et j'allais jusqu'au bout, imaginant mon indécision devant les étoffes, les questions du tailleur à propos de Gilbert absent. Je voyais telle rue, je voyais cette grande glace au coin du boulevard qui reflétait, la durée d'un éclair, nos deux silhouettes. Nos deux silhouettes ! Passer dans cette rue sans Gilbert !

Je m'imposais des tâches urgentes afin de courir tout de suite buter contre leur absurdité.

Je faisais mine de prendre un livre : à quoi bon ? C'était le dernier apporté par Edgar et Frank m'avait dit : lis-le, je t'en parlerai. Je me voyais le lisant malgré tout, mais les paroles de Frank, pouvais-je les inventer ?

Je ne m'habillais plus, négligeais ma toilette, et, ainsi, me prouvais l'absence de Gilbert. Pour justifier le départ de Max, je me supposais ruiné, mais sans trouver la force de vérifier l'exactitude de mon hypothèse.

A ces jeux, après tout, je m'exaltais vaguement. J'y gagnais un mauvais énervement qui me faisait, par instants, illusion.

Mais je me lassais vite et retournais à l'affreux abattement, au tête à tête avec les minutes. Cependant, peu à peu...

*
* *

Je sais bien qu'ici il me faut écrire :

« Un jour... »

Et, sans nul doute, si j'ai mué ce ne fut que progressivement et la raison m'oblige à admettre une infinité d'états intermédiaires.

Je me souviens de l'opinion de Frank, que l'on ne doit pas parler du passé car négliger les faits c'est ignorer l'histoire et en tenir compte, c'est ne pas la comprendre. Mais, peut-être, n'y a-t-il pas d'histoire.

Et la mienne ne me semble véridique, que si, effa-

çant tous les mots précédemment écrits, je puis dire, à voix ferme et sans sourire :

Un jour, en m'éveillant, je vis un rais de soleil filtrer par l'entre-bâillement des volets et frapper le mur. Il y dessinait un long rectangle d'une incroyable netteté de contours.

Rapidement, je me remémorais les précédents réveils où, avant qu'ouvertes les paupières, m'assaillaient les images les plus propres à me démontrer ma solitude. Ce matin, rien de tel... J'écartais toute vaine comparaison. Le soleil éclairait le papier, ce papier que Gilbert... Joyeusement, j'envoyais Gilbert au diable, et, plus généralement, tout souvenir.

J'avais longuement lutté pour franchir un court espace où chaque pas, empêtré dans les broussailles, exigeait un affreux effort. Maintenant, seuls des arbres s'élevaient sur mon parcours, de grands arbres contre lesquels on ne lutte pas, simplement on les contourne. Et, ce matin, tout devenait merveilleusement aisé.

De mon lit, immobile pour mieux savourer un tel afflux de vie, je considérais le rectangle de clarté. Entre ses bords, mis en relief, par de justes oppositions, les dessins du papier m'offraient leur simple mystère.

Je les voyais. Ils me sautaient aux yeux.

Hier encore, m'eût-on questionné sur les tentures de ma chambre, qu'aurais-je pu répondre ? Ces murs, entre lesquels depuis quatre ans je passais la plus belle part de mes heures, je ne les connaissais pas. Loin d'eux je ne pouvais les décrire, bien pis : je ne pouvais les imaginer.

Levé d'un bond, je courus observer le mur de plus près. Je comparais les graphiques soulignés par l'éclairage et ceux — les mêmes cependant — que la pénombre laissait indéfiniment se multiplier tout autour de la chambre. Je remarquais entre eux des différences considérables. Des différences ! Je voulais savoir lesquelles, exactement. J'examinais de plus près encore, puis reculais, prenais du champ, puis revenais tout contre le mur. Il me semblait que chacun de mes gestes éveillât en moi une *nouvelle* faculté de voir et, partant, un *nouveau* spectacle devant moi.

Mes tempes battaient, le vertige me gagnait. Quel foisonnement !

Dans mon soudain enthousiasme j'exagérais l'importance de l'aubaine : huit jours, quinze jours ! me disais-je, ne suffiront pas pour élucider tout ceci.

Je me sentais si riche que, tel l'imbécile gagnant le gros lot, je m'attendrissais et me prenais à pleurer nerveusement

Je prétendais à la fois ménager mon trésor et l'accroître. Je parcourais ma chambre. Je la découvrais avec une lenteur économe et délicieuse. Chaque objet, parce que je le voulais ainsi, se présentait à neuf, dépouillé de l'enduit de l'habitude. Chaque objet pour la première fois et véritablement, était. Du même coup je comprenais à quel point toute existence dépendait de mon désir ou plutôt (corrigeais-je aussitôt par souci de modestie) de mon humeur. Mais mon humeur, de quoi dépendait-elle ? C'est maintenant ce que je me flattais d'apprendre.

J'entrevoyais que l'excès de ma soudaine richesse risquait de m'étouffer si, à force de méthode et de sang-froid, je ne venais à bout, successivement, des différentes tâches qu'elle me proposait.

Oui, des tâches. Je n'avais jusqu'alors jamais accepté l'idée qu'un travail imposé pût figurer autre chose qu'une corvée, ce que j'appelais en soupirant une nécessité. Désormais, la nécessité, je la tenais captive en moi.

Je commençais une nouvelle vie. Je résolus donc de plier d'un seul coup mon corps à de nouvelles obligations. En un mot je me voulais indépendant de ma personne physique, ce qui ne s'atteint pas, pensais-je, par l'ascétisme mais bien au contraire par une bonne entente avec le corps. Je n'admettais pas que, parce que seul, je pus négliger ma toilette. D'ailleurs, vivais-je seul ?

Je rasai, au plus près, une barbe de dix jours. Que de gestes, machinaux autrefois, qui demandaient pourtant la plus agile attention. J'observais un incessant et subtil échange entre moi, mes joues, leurs images dans la glace, le blaireau, le rasoir. Je savais bien qu'à me faire la barbe chaque matin, il faudrait que ce rituel redevint automatique. Il m'importait peu pourvu que je l'aie moi-même auparavant inventé. (Par inventer je n'entendais pas créer de toutes pièces, ce qui n'a pas de sens, mais comprendre).

A déjeuner, Mélanie loua ma bonne mine. Les compliments me déplurent ; je ne voulais pas de témoins. Je décidai de me séparer de ma femme de ménage, et, pour une durée indéterminée, de me passer de tout secours étranger.

Calmé par un repas copieux, je laissais encore l'exaltation chanter en moi, mais en sourdine. Je me souviens même que mon flegme m'amusa ; je me voyais retroussant les manches et sifflotant un petit air pour attaquer une rude besogne.

Je retournai aux dessins de ma chambre. Sur un fond gris tendre des bandes jaune paille (mais une pointe d'ocre s'y mêlait) établissaient des chemins miraculeusement rectilignes parmi une multitude de cercles d'un ton plus vif. L'ensemble révélait une évidente symétrie, évidente au regard seulement, car l'esprit se perdait à suivre ces lignes. Péniblement je tirais au clair certaines correspondances de figures, selon les horizontales, puis selon telles diagonales. Ma volonté rassemblait ainsi devant mes yeux un système cohérent, *presque* cohérent...

Brusquement, tout se brouillait. Comme dans ces figures-attrapes aux vitrines des opticiens, un glissement imperceptible bouleversait le spectacle, et je ne contemplais plus qu'un chaos. Puis, à force d'attention je parvenais à rétablir *d'autres* symétries. J'enrageais froidement de toujours en trouver d'autres, précisément. Il fallait qu'une seule opération d'esprit me les restituât toutes simultanément.

J'entrepris de faire abstraction de l'objet de mes recherches, le mur, et si je ne décidai point de vivre en plein vent c'est qu'il m'apparut que mon étude pouvait se satisfaire de mesures moins radicales.

Sur une feuille de papier je m'efforçai laborieusement de combiner des figures. Sans doute, par imitation retrouvai-je le modèle, mais non pas ses lois. Je m'acharnai. Cette méthode empirique ne donna pas d'autres résultats que de me renseigner sur ses limites. Au soir, fourbu et la tête bourdonnante, je lâchai prise.

Au réveil, je m'avisai de mon erreur : ce problème n'en était un que de géométrie. Aussitôt, je me voulus géomètre. Hélas ! je n'avais jamais été qu'un enfant gâté, un élève paresseux et, au surplus, médiocrement intelligent. Je bouleversai le placard aux vieux livres dans l'espoir de dénicher un manuel qui put m'éclairer. Heureusement je n'en trouvai point.

Je rassemblai tous mes souvenirs et nouai en un faisceau disparate les brindilles de notions mathématiques que je pus retrouver. D'elles je remontai aux

sources, aux principes, d'où je redescendais pas à pas vers le problème qui m'occupait. Des maillons manquaient à la chaîne. Je m'appliquai plus âprement. Parfois je sautais hardiment par-dessus une difficulté, la résolvant d'intuition, mais y revenais après coup ayant en cours de route cueilli les éléments propres à l'éclaircir.

Bref, je ne me tins quitte que je n'eusse satisfait à toutes les exigences de mon propos. En quelques mots je pouvais résumer la loi cherchée et y adjoindre autant de variantes que je voulais. En quelques coups de crayon je pouvais.... Mais je négligeais les applications qui ne donnent de contentement qu'à la vanité. Mon esprit, me disais-je, ne travaillait que pour lui et n'avait que faire des manifestations extérieures.

Sitôt venu à bout de ma tâche, je l'oubliai. Peu m'importaient et mes démarches et le résultat de mes démarches. Mais je les savais désormais possibles.

Je comprenais par où la solitude est souveraine: rien de ce qu'elle se propose ne lui demeure interdit.

J'ai tort de tant insister sur cet épisode géométrique. Je me refuse à le tenir pour plus important que tant d'autres, simplement il donne lieu à un récit plus aisé. (Encore une découverte dûe à la solitude: rien de plus facile à pratiquer que la précision, dans un certain domaine, dès qu'on l'a, une fois atteinte. Partant, rien de moins glorieux.)

Comment dire tant d'heures passées dans la contemplation des objets les plus infimes? J'aimais les isoler. Sur le plateau nu de la commode je plaçais une cruche, un verre ou simplement un journal déplié au hasard. Puis je m'installais dans le fauteuil.

De ma fenêtre, je découvrais la rue, non pas la rue seulement, mais chaque boutique et dans chacune.... Tout objet de contemplation se subdivisait à l'infini.

Je prenais intérêt aux passants, non que je souhaitasse les connaître, mais je me plaisais à imaginer leur vie, ou ce que j'appelais ainsi et qui demeurait un peu schématique.

Je sortais quelquefois et déambulais par des rues inconnues. J'aimais me sentir au milieu de la foule aussi seul que dans ma chambre. Je pariais avec moi-même sur les conditions probables de tel passant longuement observé, puis je le suivais. Une telle filature me conduisit une fois dans une lointaine banlieue, où je demeurai trois jours.

Par ces randonnées je prétendais contrôler mes hypothèses et ce que je nommais la justesse de mon esprit. A dire vrai je ne vérifiais que sa précision. Je pouvais me comparer à une balance sensible au millionième mais qui se trompait sur le chiffre des unités. Cependant, de là je tirais la loi de mes erreurs, ou, à d'autres jours, je jouissais tout simplement de la singularité de ces erreurs.

Car chaque objet me promettait deux sortes de plaisir. L'une prenait sa source dans l'enchaînement des raisonnements, l'autre dans l'absence totale de raisonnements.

C'est ainsi qu'un jour je retournai à la contemplation des dessins du mur, mais, cette fois, avec un œil candide et sans parti-pris. A force d'attention amiable, je voyais ces lignes se déformer lentement, combiner singulièrement leurs arabesques, trouver des ressemblances sans modèles, en un mot figurer devant moi les variations même de mon esprit qui les ignorait.

De la fenêtre, je considère la rue. Chaque passant en pénétrant dans mon champ s'habille de sa raison d'être. La rencontre de deux d'entre eux est aussi bien déterminée que la conjonction de deux astres. Si celui-ci s'arrête devant le kiosque je sais quel journal il achètera, et je sais pourquoi je le sais, et, le sachant, je sais à quelle certitude plus générale se rattache ma conviction et, ainsi à l'infini. En un mot, je me sais. Peu importe qu'ayant parié pour « L'Œuvre » je découvre « Le Matin » aux mains de l'inconnu, car aussitôt mon erreur s'intègre et je sais pourquoi je me suis trompé, etc... Rien qui ne puisse s'expliquer.

Le lendemain, ou seulement quelques minutes plus tard, de la même fenêtre je vois une rue bouleversée par un tremblement de terre. Chaque boutique grimace, les passants deviennent fous, les autobus égarent leurs itinéraires. Et mes deux mains, croisées l'une sur l'autre, ne reconnaissent plus leur structure familière, le grain de leur peau, leurs tics. Rien qui puisse s'expliquer.

Il est commode, après coup, de se donner pour entièrement lucide, plus encore pour « inspiré ». Dans la pratique je ne différenciais pas si bien ces deux états que, pour simplifier, je qualifiais l'un de sec, l'autre d'exalté. Il arrivait que lancé sur une piste je ne susse trop quel cheval j'éperonnais. Parfois, je changeais de monture en cours de route.

Mais, parvenu au terme, je disposais toujours d'un sûr moyen de m'y reconnaitre: mon plaisir.

Certes, je jouissais sensuellement du déroulement de ma logique et de la pointilleuse conscience que j'en prenais. Mais, lorsque parvenu sur une soudaine éminence, je me voyais, moi, non au centre, mais partout, lorsque l'étrange devenait le familier et le quotidien prenait son vol, lorsque plus rien ne requérait de moi une explication, alors le mot plaisir perdait tout sens et j'atteignais le seul véritable bonheur.

J'écris ce mot à contre-cœur, n'en trouvant point d'autre. Mais je sais que ce bonheur ne peut se confondre avec la satisfaction, qui présuppose le but conquis et le sommeil après la victoire. Ce n'est point le désir non plus, encore moins une délectation de l'orgueil. Parlerai-je de plénitude? Ce terme est bien vague .

J'ai lieu de croire que ce bonheur mon âme ne le connut, dans sa pleine vigueur, qu'une ou deux fois. Mais sa plus troublante propriété, qui le distingue de tous les autres bonheurs, consiste en ce que son souvenir lui est presque équivalent. (Et peut-être suffit-il d'imaginer ces jouissances pour les connaître réellement).

Si la plupart des joies s'accroissent de tout le soin qu'on prend à les dire, il n'en est rien de celle que donne la véritable contemplation. Au contraire, les mots, semble-t-il, ne peuvent que la ternir et je n'écrirais point ces lignes si je ne me sentais capable, l'encre sèche à peine,. de les oublier.

Il est aisé d'admettre que la substance de moments si rares ne soit pas transmissible. Mais je ne vois pas que celle de mes instants ordinaires le soit davantage.

Je pense que chacun, dans la solitude, dès qu'il a su vaincre l'ennui et la pusillanimité, se hausse naturellement jusqu'au génie. Le difficile c'est d'en avoir en société, et, l'impossible, alors, d'en jouir.

Je souris en me rappelant que:

— Je passais huit jours à reconstituer les vies secrètes de mes amis disparus, à partir des ténus fragments que leur souvenir en se retirant me laissait.

— J'ouvris quelques livres, mais les refermai aussitôt. Les livres sont ou plats, ou incompréhensibles, dans tout les cas, inutilisables. Toutefois, je les con-

servais pour plus tard car, prudemment, je prévoyais, parmi les possibles, tous changements dans mes goûts.

— Je ne pensais jamais naturellement à la mort. Si je voulais incliner ma méditation sur cette pente, j'aboutissais invariablement à quelque joyeuse impasse. Mourir ne signifiait rien pour moi. Ce que c'est, on doit l'apprendre des autres.

— Aux instants de lassitude ou d'incommodité je me posais un problème parfaitement limité. Ainsi, une rage de dents me permit de comprendre pourquoi Frank méprisait Edgar. Un peu de mélancolie m'incita à retrouver, par déduction et induction, la recette du veau marengo. Après trois échecs, je réussis ce plat, car en cuisine, et pour cause, je ne dédaignais pas les applications. Un jour maussade fut consacré à discriminer la part du hasard dans les démarches les plus surveillées de l'esprit. Mais, là, je faisais fausse route: je ne pouvais cantonner ce problème entre frontières fixées à l'avance. Je me laissais emporter par une rêverie qui, s'exaltant peu à peu, me conduisait dans des régions étranges. Le hasard se rapprochait, se plaçait entre la volonté et le jugement, devenait une de mes facultés. Je pouvais, à loisir, créer du hasard, et, en même temps, le subir, puisqu'il était le hasard. Je revins sur terre mais l'ivresse avait été si forte que j'en demeurai courbattu pendant deux jours.

Sans doute, niaiseries que tout cela, je veux dire niaiseries aux yeux des autres. Mais la solitude se compose un vocabulaire où les mots usuels perdent ou permutent leurs sens : niaiserie, intelligence, joie, tristesse, ennui, mort, Dieu...

Parfois, je m'efforçais de rassembler ce que j'avais naguère entendu dire de Dieu. Je n'y trouvais rien que froides hypocrisies sans rapport avec l'âme. Et je pensais de même de toute « croyance ».

*
* *

Parfois, je songeais à l'amour.

Je n'éprouvais pas de désirs. D'ailleurs la simple volupté ne m'attirait pas et je n'envisageais pas la nécessité de la rechercher tout seul.

J'imaginais une certaine espèce d'exaltation que seul l'amour pouvait amorcer en moi. Manquant d'éléments

pour ratiociner sur ce sentiment, je décidai, jusqu'à plus ample informé, d'admettre les opinions que sur ce point j'avais reçues au temps de ma vie de relation.

Donc, il me fallait une femme.

Longtemps je repoussai cette idée en tant que contradictoire avec ma volonté de solitude. Mais je gagnai peu à peu la conviction que les sentiments forts ne menacent guère notre liberté intérieure, que tout au contraire, ils nous font plus seuls. Et puis, prévenu, je saurais toujours me reprendre à temps.

Pour le choix, je me fiais au hasard.

Deux femmes m'accostèrent mais qui refusèrent de m'accompagner chez moi. Une troisième se laissa aborder mais n'accueillit ma demande qu'avec un éclat de rire. Peut-être, en insistant, l'aurais-je persuadée, mais, insister, c'était forcer la chance et perdre du temps.

Le jour déclinant j'atteignis le pont de l'Alma que je trouvai presque désert.

Je distinguai une forme accoudée au parapet, dont je m'approchai. A son côté, je considérai l'eau silencieuse. Je me dis que ce flot peut rouler, entraîner, perdre dans l'infinitude de la mer, tout corps solide qu'on lui livre, une feuille d'arbre, une maison, un cadavre. Mais il s'acharne en vain contre le reflet d'une lanterne, lanterne, lanterne...

Je tournai la tête vers ma voisine. La pénombre exagérait sa pâleur et le cerne de ses paupières. Hormis la fatigue, ses traits n'exprimaient rien. Nous demeurâmes longtemps côte à côte, immobiles. Je supposais qu'absorbée par le spectacle de l'eau, fuyante comme une idée fixe, elle ignorait ma présence.

Soudain, sans bouger la tête, sans peut-être entrouvrir les lèvres, elle dit :

— Eh bien ?

Puis, comme je ne répondais pas :

— Eh bien, que désirez-vous ?

Sa voix pénétra en moi comme un grand verre d'eau glacée.

Une timidité, que mes calculs n'avaient point prévue, brouillait ma vue. Pour la vaincre, je fis appel à la grossièreté et, assurant ma voix, j'invitai la jeune fille à passer la nuit chez moi.

Elle me laissa voir son visage de face et posa son regard sur le mien. Elle sourit :

— Pourquoi faire ?

— Ah ! venez, si vous saviez comme je suis seul ! J'ai besoin de vous, je suis si seul...

Je formai ainsi un grand nombre de phrases, gauches et véhémentes, où revenait le mot seul. Chaque fois que je le prononçais, ce mot magique m'entrouvrait. Il laissait couler en moi un flot d'impressions d'une si farouche fraîcheur que j'y voyais l'effet d'une complicité entre la jeune fille, le soir tombant, le fleuve et moi-même.

Je pris la main de ma compagne et la guidai à travers trottoirs, chaussées, encombrements, vers mon logis. Elle me suivait docilement. Lorsque nous passions sous la clarté d'un réverbère je me retournais et nous souriions tous deux. A ces instants, mieux que la lumière artificielle, une énigmatique jeunesse éclairait son visage.

Je nous comparais à deux enfants qui savent où ils vont, mais, au milieu de la ville, jouent à se perdre dans la forêt.

Nous ne déprîmes nos mains que devant ma porte.

Sitôt dans ma chambre je retrouvai mes esprits, je veux dire : mon esprit. Je connaissais trop le décor, pensais-je, pour m'ignorer, moi, qui en faisais partie.

J'avisai le calendrier. Nous étions au 15 octobre. Je tournai les feuilles et, sur celle du 23 je dessinai, schématiquement, un vol d'oiseaux en partance. Ainsi, comme je me l'étais promis, marquais-je à huitaine le terme de cette expérience.

Ma compagne, sans ôter manteau ni chapeau, inspectait les lieux. Puis, sans hésiter :

— Je dois vous l'avouer, j'ai grand faim....

En un tournemain, je préparai un en-cas de viandes froides et de fruits et je fis bouillir l'eau pour le thé.

Nous ne disions mot. Elle mastiquait sans avidité, avec une application grave et amusée. Je ne me lassais pas de suivre ces gestes si bien ajustés au service qu'elle leur demandait. J'apprenais enfin comment l'on ouvre la bouche, comment l'on tient la fourchette, comment l'on coupe la viande. L'imperceptible ondulation des muscles maxillaires m'apparaissait comme un spectacle auguste et essentiel.

Elle vidait méthodiquement son assiette à mesure que je l'emplissais. Je la voyais capable de manger ainsi toute la nuit. Soudain, elle se leva en souriant,

ôta son chapeau et secoua ses cheveux. Un peu de feu aux pommettes la vieillissait fugacement, mais sans rien ternir de l'éclat de son regard.

— Maintenant, je dois me déshabiller, n'est-ce pas?

Je fis un signe évasif, qui pouvait passer pour un acquiescement, mais à peine indiqué.

Et son rire, d'un coup, me restitua toute sa jeunesse.

Cependant, j'allai m'assurer que la porte était bien fermée. En fait, je cherchais quelques secondes d'isolement afin de fixer en moi ce tableau unique d'une pâle jeune fille soupant en silence devant moi. J'admirais que cette scène et les paroles qui la suivirent, brutales en apparence, me donnassent une émotion si pure, toute pareille déjà à celle que je tirerais plus tard de leur lointain souvenir.

Rentrant dans la chambre, je trouvai la visiteuse étendue sur le divan. Elle était nue. Je ne sais point si elle me parut belle et, encore aujourd'hui, cette question demeure sans réponse.

Elle était nue.

Je m'approchai et, une seconde, mon cœur cessa de battre. Je la voyais morte. Ses lèvres entrouvertes n'exhalaient nul souffle. Sa gorge demeurait inerte. Par dessus tout, la pâleur de son visage, maintenant répandue sur le corps entier, ne me laissait pas de doute.

Sur cette chair, je concentrais mon attention avec une telle fixité que j'entendais le sang s'élancer à grands coups sourds dans mes artères.

Ainsi, je parvins à découvrir, vers la base du cou, une imperceptible vibration, je dis imperceptible car je doutais si elle n'était pas que la titillation de mon propre regard.

Puis, peu à peu, cette ondulation pris place dans le monde extérieur, s'amplifia, me devint aussi évidente que les déplacement des fleurs lorsque le cinéma nous les montre à l'accelléré. J'en découvrais le rythme et bientôt, à l'intérieur de ce rythme et comme sous son abri, les considérables variations.

Je n'eus pas besoin de miroir pour m'assurer de l'haleine de la dormeuse, je la voyais, positivement.

La découverte d'un sommeil si total m'émut, je crois bien, plus que celle d'une mort un instant supposée.

J'éteignis la trop vive lumière du lustre et disposai une lampe en veilleuse. Puis je m'assis auprès du divan.

Elle était nue. Une blancheur égale couvrait tout ce corps immobile. Je la voyais égale, miraculeusement la même en tous points. Mais, comme toujours, la contemplation substituait peu à peu à l'uniforme l'infiniment varié. Ce devint un champ sans bornes où les nuances jouaient inlassablement leur jeu abstrait.

Je comprends maintenant qu'avant ce jour j'avais pu approcher bien des femmes déshabillées, je n'en avais jamais considéré de nue. Mais qu'avais-je regardé avant de connaître la solitude ?

Elle était nue ! Je savais, certes, que si je donnais à la vue le secours de quelques autres sens, je pourrais posséder de ce corps bien davantage. Mais à quoi bon, puisque plus rien ne saurait augmenter ce bonheur qui me dilatait tout entier, qui me maintenait suspendu, qui me supprimait ! La vue même ne m'était pas indispensable. Je fermais les yeux...

Parfois j'appuyais le regard sur les régions de ce corps desquelles on n'exige à l'ordinaire que la volupté ou d'en exaspérer le désir. Très nettement, je me divisais alors en deux personnes. L'une s'élevait toujours plus haut dans la possession de sa joie. L'autre évaluait minutieusement les mille plaisirs que je négligeais. Au demeurant ce spéculateur se détachait des applications possibles de ses calculs. La tâche terminée, il s'évanouissait, et l'autre reprenait toute la place. Je me livrais à lui sans résistance.

Peut-être ce que j'éprouvais ne se distingue-t-il pas d'une grande douleur sereine, ou plutôt, parvenu sur de telles cîmes, joie, tristesse, douleur, bonheur se confondent-ils en un même sentiment qui les surpasse tous ?

Je laissais les larmes jaillir de mes yeux et couler en silence pendant de longues minutes.

Oui, un tel bonheur est total.

La dormeuse n'avait point quitté la pose où le sommeil l'avait tendrement foudroyée.

Soudain, un frémissement délicat redonna vie à l'épaule, puis aux seins. Les bras se rapprochèrent du corps, la tête creusa de nouveaux plis dans l'oreiller. A ces signes je connus que l'aube ne tarderait pas à poindre.

J'enveloppai ma compagne dans une couverture. Je la bordai avec mille soins, soucieux de ne pas l'éveiller. Je souhaitais que chacun de mes gestes, et jusqu'au plus insignifiant, lui fut une protection ineffable. Et je laissais mon cœur se gonfler d'une douceur éperdue dont mentalement je murmurais le nom : la tendresse.

Puis, une grande lassitude étant tombée sur moi je me couchai sur le tapis et m'endormis aussitôt.

Au réveil, la jeune fille avait disparu. Sur la table je découvris ce griffonnage :

« Merci pour le souper, merci pour la couverture, pour le reste merci aussi. Adieu.. »

Je retournai le fragment de papier portant ces mots. C'était, arrachée au calendrier, la feuille du 23 octobre. Mais la fugitive avait barré d'un trait les oiseaux qui devaient me rappeler le jour de son départ. Je ne m'attardai point à chercher la signification de ce geste. Elle était partie et, au sens non solitaire du mot voir, je ne la reverrais jamais.

Je ne souffris point. S'il est vrai que l'absence peut nous causer de grandes douleurs, je veux le croire, non de l'absence d'autrui, mais de la nôtre. Seul, on ne se quitte point soi-même.

Je passai bien des journées encore, et quelques nuits, auprès de ce corps endormi. Pourquoi écrirais-je hypocritement, auprès du « souvenir » de ce corps endormi ?

Puis, les jours calmant mon exaltation, le calculateur redevint actif en moi et j'examinais les divers sentiers où mon âme s'était engagée.

Je songeais surtout à ce que je nommais la tendresse. J'y voyais un sentiment, pour ainsi dire, irréfutable, et fort exigeant. Je le sentais incapable de trouver satisfaction dans l'isolement absolu et se nourrissant exclusivement d'échanges. Je décidai d'acquérir un chien. Puis, il m'apparut que ce problème pouvait comporter une solution un peu plus générale.

Désormais, je le savais par expérience, rien ne saurait compromettre ma solitude.

Je pouvais tendre la main aux passants, me mêler à eux, accueillir des sentiments de relation. Je pouvais me plonger dans n'importe quel milieu étranger. Je saurais toujours me faire de densité *un peu* différente, juste ce qu'il faut pour, au moment voulu, me séparer par décantation.

Bref, rien ne s'opposait à mon retour vers les hommes, aucun d'eux n'avait pouvoir sur mon véritable bonheur.

M'étant avisé du peu d'argent qui me restait, je compris que bientôt, pour subsister, il me faudrait travailler. Dans cet horrible mot je goûtais une certaine nouveauté, à peine dangereuse.

J'écris cette phrase à l'imparfait tant mon récit m'entraîne et tant j'ai plaisir à détacher de moi le passé.

Mais ces derniers mots traduisent mes plus récentes réflexions, que dis-je, ce sont mes pensées de l'instant même — mieux, ce sont les pensées qui me viendront dans quelques minutes...

Je me relis. Ah ! que ma vie soit autre chose que la matière d'un récit.

Je ne veux plus parler qu'au présent.

Et que ma dernière phrase soit, menteuse ou véridique, celle-ci :

Je descends sur les berges de la Seine. Je m'approche en silence d'un pêcheur à la ligne. Je le considère longuement, puis, jouissant de son léger sursaut :

— Ça mord, lui dis-je ?

Jean VAUDAL.

Poème (1)

L'hiver a été bluté et, après son pain rude et noir, nous voilà aux brioches claires...

L'air est lavé et les oiseaux jeunes viennent picorer le duvet des jours....

La terre se laisse remuer par le soc qui fait jaillir sa première haleine...

Et les bois baissent leurs têtes chenues et multiplient les poings tendus de leurs bourgeons...

En attendant la fleur, le vent glane un bouquet sans nom qui sent le jeune Dieu...

Les oiseaux ont déjà des brins de gamme au fond du bec, et jettent du cristal tout fait par gouttes.

Est-ce le moment le plus délicat de l'année?

C'est le printemps du printemps.

Ce soir a un ciel dérangé,
les chaises et les tables ont été reculées,
une poursuite a eu lieu.
Quelle passion a déplacé la disposition des ciels?
— les restes de la scène traînent en chevelure. —
Quel feu jaloux a échevelé de l'harmonie?
Quel couteau a passé devant un sourire?
Quelle main a effiloché les horizons?
Qui s'est frayé un passage?
Qui a parlé là-haut?
Qui a reproché?
Qui a eu mal?
Quelle est cette trace de fuite?

HILDA-BERTRAND.

---

(1) D'un volume à paraître aux *Editions de la Nouvelle Equipe.*

Tout-Homme

Sur le thème de la moralité anglaise
Everyman. (1).

PREMIERE PARTIE

LE MESSAGER. — Accordez tous votre pleine audience
A cette fable avec moult révérence :
C'est par figure une moralité :
Seigneur Tout-Homme est par Dieu semoncé :
Et l'on y voit notre vie et sa fin
Et combien tous transitoires nous sommes.
Mais le sujet en est riche à merveille
Et le dessein très gracieux et doux.
L'histoire dit: Que l'homme en son printemps
Ouvre les yeux et de la fin se garde :
Que sa ferveur soit prudente et sa joie :
Car le péché est suave en premier
Lequel en fin tire larmes à l'âme :
Lorsque le corps est accablé de glaise,
Alors Amis, Plaisirs, Force et Beauté
Vont se fanant tout comme fleur en Mai.
Oyez, manants, comme le Roi des Cieux
Force Tout-Homme à l'arrêt de son compte,
Et dans vos cœurs écrivez cette histoire
Pour tenir lieu de manger et de boire :

(Le Messager sort discrètement. Presque aussitôt, on entend:

---

(1) *Tout-Homme* a été représenté à Marseille le 17 Mars 1933, par la compagnie du *Rideau-Gris*. Il ne s'agit ni d'une traduction, ni même d'une adaptation. Je me suis emparé d'un thème séduisant encore que bien connu, que j'ai traité librement d'une façon un peu schématique, sans exclure les possibilités d'une mise en scène assez fantasmagorique.

La Voix de Dieu. — Ah, que cette solitude et cette majesté me pèsent! Assis sur mon trône de nuées, environné d'éclairs perpétuels, et les oreilles sans cesse flattées de cette musique des sphères que j'ai inventées pour les Bienheureux, voici que je me prends à regretter le temps où j'errais sur la Terre à la recherche du salut de l'homme, et que j'ai la nostalgie des miracles intentés à sa crédule imagination. Hélas! mes tortures même, et le fiel et le vinaigre sur l'éponge, me paraissent moins cruels que cet isolement où l'on me tient. Toi que j'ai sauvé du désespoir et à qui j'ai apporté la joie de l'amour, tu ne me payes plus que de la monnaie de l'oubli. J'ai fait les corps jeunes et beaux, et souples et tièdes; j'ai mis l'espoir dans les âmes, les fruits sur les arbres et le soleil dans le ciel. J'ai adouci les lois trop dures dont mon Père accabla la créature, et j'ai seulement demandé que l'on reconnût cette puissance et cette bonté. Mais non! les hommes délèguent à la prière des mercenaires qu'ils méprisent et croient s'acquitter envers moi avec trois oboles et une génuflexion. Les voici tout pleins d'eux-mêmes et savourant des félicités sordides avec un zèle insensé. Les voici multipliant les péchés et les crimes dont la cohorte innombrable couvre le chemin de la vie jusqu'au soir ténébreux de la mort. Les voici luxurieux et méchants, avares et envieux, organisant les cités pour le meilleur rendement du vice, et bafouant les injonctions les plus sacrées du Créateur de leurs petits calculs épisodiques et de leurs grimaces de fous! — Ah! vraiment! Vous oubliez trop la pourriture et la puanteur, et que la partie la plus durable de ce corps chéri se fond dans la terre en moins de cinq ou six clins d'œil du soleil. Et alors la pauvre âme affolée pèse bien lourd dans les balances, chargée du poids de son passé. O Mort que j'ai tirée du néant, il est temps de commencer ta promenade terrestre et de te montrer à travers le feuillage de leur jardin! Emporte ton dard le plus acéré, ton masque le plus inéluctable, et marche à la rencontre de Tout-Homme, de l'autre côté de cette pente qu'il gravit sous la protection de son sourire dont je ne donnerai pas deux liards.

(*La Mort se montre: elle est la Mort de l'imagination populaire avec ses attributs surannés*).

Te voici, bon serviteur. Toujours prête à obéir. Toi la seule qui n'ait jamais failli.

La Mort. — Seigneur, je suis la Grande Ténébreuse, et j'aime ces baisers que je donne aux bouches haletantes de mes amis. Votre service est une joie; pourquoi serai-je rebelle, puisque vous me donnez tout ce que je veux ?

La Voix de Dieu. — Je ne t'aime point. Je ne veux pas de familiarités. Tu n'es qu'un épouvantail et qu'un pis-aller. J'eusse préféré n'avoir point recours à ta hideur, mais il est trop tard. Va, je te livre Tout-Homme. Prends, et donc amène devant moi ce rebelle oublieux. Coupe les ailes à cet oiseau.

La Mort. — (*Elle danse sa danse macabre, danse gauche et mécanique, lente et trépidante à la fois, lascive aussi*)

Voici Tout-Homme en son chemin,
Cheveux au vent et bouche pleine —
Il chemine dans la plaine
Insouciant du lendemain.

Je le vois, son cœur galope,
Mouche, viens dans mon filet
Viens t'imbiber de mon lait,
Mon lait noir et interlope.

Ah! le petit oreiller
Que prépare ma main sale
Un bon sommeil sans escale
Pour ne plus te réveiller ...

Te réveiller à grand peine
Dans mes bras très onctueux
A grand peine tous les deux
Au pas au pas O ma reine !

O ma reine des adieux
Remis l'amour et la neige
C'est l'heure du baiserai-je
Dans la neige des adieux !...

(*La Mort se dissimule, se plaque au fond de la scène. Tout-Homme arrive. C'est un manant du XV^e^ siècle. Il est gai, naïf, désarmant. Il arrive en chantant*).

TOUT-HOMME. — Trois petits prêtres
Sortant du Paradis
La bouteille pleine
Jusqu'à demain midi
Clarinette, clarinette
Mes sabots sont des lunettes
Mes sabots sont des lunettes...

Que dit la suite ? Je ne sais plus... Tant pis... Mais je sais que le ciel est bleu, les feuilles vertes et qu'il fait beau temps. Tout va bien de par le monde. L'escargot est à sa place et l'homme est à son affaire... C'est la plus belle journée de ma vie. Mes jambes vont et viennent, et quand je passe ma main sur mon visage, je sens mes bonnes joues bien douces et tièdes... La tête, le ventre, l'estomac, le cœur... A merveille. Le cœur mon petit cœur, qui a mes mains à son service, et mes lèvres que j'oubliais... Ah le cœur ! c'est tout une affaire... Et Jeanne, et Léonie, et Mathilde... brune, blonde... La grassouillette, et la fluette... Hou le vilain. A quoi pense-t-il !... Pourquoi ?... Je n'en sais rien. Ah je ne sais pas grand chose. Qu'a-t-on besoin de tant savoir... Bon vivre... Bon vivre... Homme chauffe toi au soleil... Soleil, chauffe la terre pour l'homme... Soyons simple et chauffons-nous...

LA MORT. — (*Elle frappe dans ses mains*)

TOUT-HOMME. — (*sursaute et se retourne*) He là ! Hé là !

TOUT-HOMME. — Bonjour.

LA MORT. — Bonjour.

TOUT-HOMME. — Bonjour. Et après ?

LA MORT. — Après ? Tu le sauras bien assez tôt. Me connais-tu ?

TOUT-HOMME. — Non. Pas du tout. Vous êtes drôlement habillé.

LA MORT. — Tu trouves ?

TOUT-HOMME. — Oui. Etes-vous homme ou femme ?

LA MORT. — Ni l'un ni l'autre. Je suis au-dessus de ces différences.

TOUT-HOMME. — C'est ennuyeux. Je ne sais si je dois vous appeler Monsieur ou Madame.

LA MORT. — Aucune importance, vraiment. Ne te fais pas de souci pour ce détail... Ecoute... (*La Mort s'avance et saisit l'homme par le bras*)

TOUT-HOMME. — Aïe. Tu me fais mal. Ne serre pas

si fort. Oh! Que vous êtes drôle...

La Mort. — C'est le Créateur qui m'envoie.

Tout-Homme. — Le Créateur ?...

La Mort. — Dieu... Nous allons partir en voyage tous les deux.

Tout-Homme. — Quoi? Dieu s'occuper de moi, chétif ? C'est impossible... Je pense si peu à lui... Et puis ce serait un miracle, je croyais qu'il n'y avait plus de miracles...

La Mort. — Il n'y a plus de miracles. Notre voyage n'en est pas un. C'est seulement un long, un long voyage...

Tout-Homme. — Ah bah!

La Mort. — On sait quand on part, on ne sait plus quand on arrive...

Tout-Homme. — Mais où allons-nous ?

La Mort. — Chez moi.

Tout-Homme. — Chez vous ?

La Mort. — Oui, Messire, chez moi.

Tout-Homme. — (*commence à devenir méfiant*) Mais où c'est chez vous ?

La Mort. — De l'autre côté.

Tout-Homme. — De l'autre côté de quoi ?

La Mort. — De l'autre côté de ce côté-ci.

Tout-Homme. — Ah !

La Mort. — (*Elle rit. Rire strident, lancinant, catastrophique*). Tu n'as pas compris ? Tête de bois. Je suis la Mort.

Tout-Homme. — Ohé! Madame la Mort! C'est donc vous la Mort ? Oh ! Que me veut-on ? Qu'ai-je fait ? Vous venez me chercher ? Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait... Non. Non. Vous vous trompez... Allez-vous-en... Je n'ai rien demandé...

La Mort. — Inutile de m'envoyer chercher. Je viens à l'heure dite par Dieu... Je viens et je t'emmène... Sens-tu comme mon souffle est froid ?... Sens-tu comme mes mains sont décharnées? Ha ! Ha ! Ha ! Alors quelqu'un parait qu'on avait oublié... Viens, petite vermine. Tu sais bien que tu n'es qu'un locataire. Ton corps, on te le prête, on ne te le donne pas. Il est à moi. Ton âme, c'est une autre affaire. Quel usage a-t-elle fait de sa maison ? Tes comptes sont-ils bien en règle ? Le Seigneur te le demandera... En route !

Tout-Homme. — Oh! Mais vous n'allez pas m'emme-

ner comme ça. Sans m'avertir... Un homme jeune et sain... J'ai encore toutes mes dents... Tout à l'heure, je tâtais mes joues. Voyez comme elles sont pleines... Je peux faucher trois arpents de blé... Je peux forcer un lièvre à la course. Je n'ai fait de mal à personne... Trois arpents, je vous le dis... Et ma mère, et ma femme, et mes enfants... et mes amis... car j'ai des amis aussi... Oh! Que dit-elle?... Je viens d'acheter une maison à moi, bien à moi. Je l'ai payée. Et j'ai trois vaches, des poules, du foin plein le grenier, une si belle récolte, et la cave pleine de vin... J'ai semé cet hiver toute cette avoine, et j'ai taillé tous mes oliviers... Mais c'est injuste... injuste... Pas de mal à une mouche... Oh! Madame la Mort, soyez bonne... Allez vous-en. J'ai compris... plus tard... plus tard... vous reviendrez plus tard.

La Mort. — Ah! ça te gêne de n'avoir pas mis tes petites affaires en ordre et de quitter cette opulence de ton ventre... Je regrette. Il fallait y songer.

Tout-Homme. — Oh! Je suis accablé. Que faire?...

La Mort. — Rien à faire. Me suivre. C'est un ordre supérieur. Il ne faut jamais discuter les ordres supérieurs. C'est d'un mauvais esprit.

Il faut prendre sur toi de faire un long voyage,
Me suivre au bout du jour en la fleur de ton âge,
Tout seul, tout nu, tout un, et déchirer la page...

Tout-Homme. — Madame la Mort ! Attendez ! J'ai peur de vous. J'ai peur de m'en aller tout seul avec vous. Et j'ai encore plus peur de m'en aller tout seul devant Dieu Tout-Puissant. Hélas, maintenant que j'y pense, mes comptes ne sont pas prêts. Que dirait-il de mon livre si mal tenu ?... des pages froissées... des tâches... des dettes non réglées... des omissions... Ah! Si seulement je pouvais emmener quelqu'un avec moi... un serviteur... un ami... quelqu'un qui m'aiderait, me réconforterait, me prêterait ce courage que je n'ai pas....

La Mort. — Le voici, pauvre oiseau battant les barreaux de sa cage...

Tout-Homme. — Oh! qui voudra venir avec moi.

La Mort. — Soit! je te permets de chercher un compagnon. Mais hâte-toi. Il faudra partir ce soir-même...

Tout-Homme. — Oh! Que vous êtes bonne. Merci, ô Mort, de ta faveur. Je ne partirai pas seul, c'est sûr. Je trouverai quelqu'un...

(*La Mort sort discrètement avec un rire étouffé*)
Voici justement Amitié qui s'avance...

(*Entre Amitié*)

Oh! Ma bonne amie Amitié. Viens-t'en vers moi. Comme je suis content de te voir ! Quelle joie que tu me fais! Bonne Amitié. Douce Amitié. Que ton nom est suave à prononcer. Amitié fidèle, au cœur d'or. Amitié m'amie !...

AMITIÉ. — Holà! Tout-Homme! Comment vas-tu ?

TOUT-HOMME. — Jour funeste. Jour détestable...

AMITIÉ. — Quoi donc ? Quel est ce chagrin ?

TOUT-HOMME. — Hélas! Amitié, amie de mon cœur, je suis en grand danger.

AMITIÉ. — Grand danger ? Mais où donc est cet ennemi que nous le rossions ? Conte moi ta misère.

TOUT-HOMME. — Ami ! Ami ! je suis perdu
Je dois partir pour l'inconnu
Faire un saut dans le noir et le nu.

AMITIÉ. — Tu m'en vois tout confondu,
Mais explique-toi, que dis-tu ?

TOUT-HOMME. — De vieux camarades comme nous. Tous les bons tours que nous avons montés ensemble... Depuis si longtemps qu'on se connait... Déjà, à l'école, nous étions alliés contre nos ennemis. Te souviens-tu de cette bataille avec les fils du bouvier ? Comme tu as été courageux camarade; comme tu as payé de ta personne. Et quand nous avons eu vingt ans tous les deux, par ce beau soir de Juin, pas une seule fois je n'ai songé à faire les doux yeux à Jeanne, ta fiancée, et pourtant... Mais un ami, c'est sacré. Ah! les bonnes causeries après le travail en commun, la bouteille de vin sous la treille... la main dans la main, et les yeux francs. Amitié, j'ai besoin de toi, grand besoin. Ne me laisse pas tout seul.

AMITIÉ. — Mais bien sûr, je t'accompagne. Où vas-tu ? De qui, de quoi as-tu peur ?

TOUT-HOMME. — Hélas!

AMITIÉ. — Parle. Que faut-il faire pour toi ? Tu as raison, nous sommes de vieux amis. Je suis prêt à t'obliger. Tu sais bien que je donnerai ma vie pour toi.

TOUT-HOMME. — O Amitié! Comme je te remercie. Je savais bien qu'au jour du danger je te trouverais prêt au sacrifice. La Mort...

AMITIÉ. — Non. La mort même ne nous séparera pas.

TOUT-HOMME. — Merci, Amitié. Maintenant, je suis tranquille. Elle peut venir.

AMITIÉ. — Qui ?

TOUT-HOMME. — La Mort! Car c'est elle.

AMITIÉ. — Comment, elle ?

TOUT-HOMME. — Elle. La Mort. Envoyée par Dieu pour m'emmener.

AMITIÉ. — Aïe !

TOUT-HOMME. — Quoi ? Qu'as-tu, Amitié ?

AMITIÉ. — Rien. Une colique qui passe. Ce n'est rien. Tu disais ?...

TOUT-HOMME. — Oui, la Mort est venue me faire visite. Il faut que je me tienne prêt à partir. Mais elle m'a permis de trouver un compagnon...

AMITIÉ. — Ah! Et c'est pour cela...

TOUT-HOMME. — Oui, Amitié, noble et tendre Amitié.

AMITIÉ. — Ecoute, Tout-Homme, es-tu bien sûr d'avoir besoin de moi pour ce voyage ? De quelle utilité vous serai-je ?

TOUT-HOMME. — Eh! Tu me dis « vous » à présent?

AMITIÉ. — Ces voyages-là, ça se fait tout seul. On n'a besoin de personne. On part sans bagages. On part sans estomac. On n'a plus ni faim ni soif. Vraiment, la mort se charge de pourvoir aux menus désirs qui peuvent subsister. Je n'ai jamais entendu dire qu'on eût besoin d'un ami pour ce passage. Je serais plutôt encombrant avec ma sollicitude... Oh, quel dommage que vous partiez! Comme je vous regretterai. Un si brave camarade, et si honnête et si franc. Quel dommage. Hélas, les larmes m'en viennent aux yeux! Je suis tout bouleversé. Voyez comme je vous aime. Il ne pourra même plus donner de ses nouvelles!... On parlera de vous, quelquefois le soir... Votre souvenir sera présent parmi nous... Pauvre Tout-Homme. Pauvre ami ! (*il pleure*).

TOUT-HOMME. — Eh quoi ! Es-tu sérieux ? Dis-tu vrai ? Hé ! ne pleure pas ! Ces larmes sont bien inutiles. Dis-moi plutôt qu'elles sont feintes et que tu veux me faire peur... Dis, tu viens avec moi, n'est-ce pas ? Tu viens avec moi ?

AMITIÉ. — Adieu, Tout-Homme ! Hélas ! je ne vous reverrai donc jamais plus !

TOUT-HOMME. — Mais ne disais-tu pas à l'instant même...

AMITIÉ. — Que disais-je ? Que j'étais prêt à donner ma vie pour toi ? Et je le suis toujours ! Mais c'est toi que la Mort désire. On ne peut pas la faire changer d'avis. De quoi sert-il d'être deux morts. Deux morts ne valent pas mieux qu'un. Alors, à quoi bon. Si encore il s'agissait d'un coup dur... tu comprends... la fièvre du combat entraîne la fièvre du sacrifice. Mais comme ça, froidement, ah non !

TOUT-HOMME. — Misérable Amitié !

AMITIÉ. — Quel est ce langage !

TOUT-HOMME. — Ah ! que tu me déçois ! Quel est ce langage ! C'est le langage de Tout-Homme trompé ! Vers qui me tourner maintenant !....

AMITIÉ. — Je peux faire quelque chose pour vous, Tout-Homme. Je peux aller vous chercher... voyons... battez le rappel de vos souvenirs. Mais votre compagne la Femme, bien sûr ! Que n'y ai-je pensé plus tôt! La Femme !

TOUT-HOMME. — O Amitié ! maintenant vous pouvez jouer la Mouche du Coche ! La Femme... La Femme... Quel espoir !...

(*Tout-Homme, accablé, s'asseoit sur un escabeau. La Mort entre et lui passe une chaine au pied droit — ce faisant elle articule:*):

LA MORT. — Hé ! Tout-Homme a l'air déçu !
Notre Amitié désinvolte
Tourne bride et virevolte.
Ce miracle est imprévu !

Serrons d'un cran notre chaîne !
Quatre tours au tibia !
Pauvre chou, quesquinia ?
La gauche pour la prochaine !

C'est la Femme, que tu dis ?
L'Amour est grande merveille
Petite flamme qui veille
Tout au fond du Paradis !

Fais trotter ta langue agile
Verse larme, et gnic et gnac...
Un sacré coup de Jarnac
En plein dans le coffre, Emile !

(*La Mort, comme plus haut, rythme une danse cruelle et sereine. Amitié s'est tenu, horrifié, à gauche ou à droite, les deux bras levés comme le ravi de la crèche, muet de terreur*).

TOUT-HOMME. — Ah! que mon cœur a grand peine!
Un pied déjà dans la tombe prochaine...
Ça me coupe la soif, ça me sèche l'haleine,
Je n'ai jamais eu de veine!
Ah! que mon cœur a grande peine!
Je m'en vais, je le sens, je m'en vais en géhenne.
Qu'on me trouve quelqu'un, avec ou sans bedaine!
J'ai besoin de quelqu'un pour partager ma peine,
Faire peur, s'il se peut, à ce croquemitaine,
Explorer avec moi son désolant domaine,
Et passer tous les deux à la rive prochaine !

LA MORT. — Allons! hâte-toi, hâte-toi ! le temps passe, les heures volent, les oiseaux volent, pigeon vole, la Mort vole, Tout-Homme vole, vole, vole, vole... pfuit !

RIDEAU

IIe PARTIE

...Repos aient en paradis
Et Dieu saulve le demourant!

VILLON

(*Tout-Homme est encore sur son escabeau. Amitié se retrouve dans sa position de la fin de l'acte précédent. La Mort s'est dissimulée*).

TOUT-HOMME. — Hâte-toi ! hâte-toi ! n'as-tu pas entendu ?

AMITIÉ. — Voilà ! Je me hâte ! je vais chercher la Femme... la Femme !... (*il sort*).

TOUT-HOMME. — L'hypocrite ! le Faux-Semblant ! Le pauvre hère ! Il a encore plus peur que moi ! Faux frère va! Quelle aventure!... Voyons! Faudra-t-il me résigner ! Mais ce n'est pas raisonnable... je suis vivant... je suis vivant après tout ! Mes yeux voient, mes oreilles entendent, mon nez sent, ma langue goûte, mes

mains palpent ! Dites-moi mes yeux que vous ne deviendrez pas aveugles ! mes bonnes oreilles, si bien placées de chaque côté de mon visage, mes bonnes oreilles rouges et sensibles, que vous saurez toujours reconnaître le cri de l'alouette au matin et le chant du coucou au printemps ! Dites-moi, mon nez vigilant, dans ma figure comme un chien fidèle, qui respirez de vos narines frémissantes, que vous ne perdrez pas le pouvoir de discerner le parfum suave du bon pain. Et toi, ma langue, si souple, si tiède, si mouillée, habile à caresser mes lèvres et merveilleuse flèche pour le baiser, menue et qui pourtant remplit si bien ma bouche, seras-tu épaisse et pâteuse, inapte à la parole et à l'amour ? Et mes mains, et ma peau, ma peau qui me retient prisonnier, qui me fait un doux rempart où je m'enferme, mes mains qui sont si obéissantes et si fortes, vont-elles m'abandonner ? O mon corps, souple et voluptueux, allez-vous laisser échapper mon âme ? Solide charpente de mes os, que c'est une merveille de vous voir si bien agencés....

(*Pendant qu'il parle, insensiblement, et comme une simple apparition obéissant aux évocations de Tout-Homme, entre Cinq-Sens*).

CINQ-SENS. — (*Il parle d'une voix très nuancée, veloutée, chuchotée, caressante, vibrante, nostalgique...*) Tout-Homme ! Tout-Homme ! Tu m'as appelé ?

TOUT-HOMME. — Oh ! Cinq-Sens ! Que je m'attendais peu à te voir !

CINQ-SENS. — Pourquoi non ? Tu parles seul maintenant ? Quel est ce secret plaisir que tu prends à mon insu ?

TOUT-HOMME. — Non, Cinq-Sens ! Je ne prends aucun plaisir. Je me lamente au contraire, sur notre séparation prochaine.

CINQ-SENS. — Nous séparer ? et pourquoi donc ? Tu veux te crever les yeux, te boucher les oreilles, te...

TOUT-HOMME. — Hélas ! c'est toi qui va m'abandonner....

CINQ-SENS. — Je n'y songe pas encore. Et que ferais-tu sans moi ?

TOUT-HOMME. — C'est bien ce que je me dis. Que ferai-je sans toi ?

CINQ-SENS. — Mais encore une fois, qui songe à t'abandonner brutalement !

TOUT-HOMME. — Eh quoi! tu me suivrais ?

CINQ-SENS. — Comment ne te suivrai-je pas ? Tu ne peux pas exister sans moi. C'est moi qui te donne toutes les joies. Tu veux marcher et je te fais poser le pied. Je t'avertis des obstacles, j'insinue les bruits dans ta tête, je te donne le monde entier, le dur et le mou, le chaud et le froid, la distance et la profondeur, la lumière et les ténèbres; je commande à tes muscles et je permets le sommeil. Sans moi, saurais-tu que l'univers existe ? Saurais-tu que tu existes ?

TOUT-HOMME. — Mais alors, l'âme...

CINQ-SENS. — L'âme, mais c'est moi qui te la fabrique ton âme, parce que je suis toujours éveillé et docile, parce que je te crée des habitudes à coups de sensations, et des souvenirs avec les choses que j'aime et celles que je n'aime pas ! Tout-Homme, tu serais un bien pauvre diable et un bien grand benêt, sans moi. Quelque chose comme un végétal ou une momie.

TOUT-HOMME. — Alors, il est clair que toi et moi ne faisons qu'un, et que les plaisirs que tu m'as donnés par le passé, tu ne saurais me les refuser dans n'importe quel avenir ?...

CINQ-SENS. — C'est l'évidence même.

TOUT-HOMME. — Tu me soulages d'un grand poids, j'avais l'âme toute alourdie.

CINQ-SENS. — Ne me parle pas de ton âme.

TSUT-HOMME. — C'est pourtant d'elle qu'il s'agit!

CINQ-SENS. — Comment cela ?

TOUT-HOMME. — Ah! Cinq-Sens ! Voici qu'on veut me dépouiller de mon corps. Dieu a mandé la Mort pour venir me quérir et m'escorter auprès de lui. Que me restera-t-il, sinon l'âme ? Mais puisque tu dis que cette âme est tributaire de ton pouvoir et qu'elle n'a de vie que par toi, je n'ai plus peur maintenant de sa solitude. Il faudra bien, en effet, que la voix de Dieu entre dans la tête de mon âme par tes oreilles, Cinq-Sens, et les chants des élus ! Peut-être, après tout, le monde éternel a des trésors à nous offrir que c'en sera un régal pour toi! Des sensations fines et suaves, des bruits déliés, des couleurs changeantes et une diversité dont nous n'avons pas idée. Heureusement que je t'ai bien exercé !

CINQ-SENS. — La Mort t'a fait signe ?

TOUT-HOMME. — Présentement.

CINQ-SENS. — Oh ! tu avais donc raison !

TOUT-HOMME. — Quoi ! tu blêmis, Cinq-Sens !

CINQ-SENS. — Hélas ! nous ne sommes pas reçus de l'autre côté. Il est vrai qu'il va falloir nous séparer, car il faut là-bas des sens plus nombreux et plus fins que les miens. Ce n'est plus du tout la même chose ! Les mains, là-bas, sont calleuses, nos yeux terrestres troubles et nos oreilles frappées d'une étrange surdité. L'air y est si ténu que les poumons n'y résisteraient pas. Nous sommes ici dans les profondeurs, comme des taupes ou des poissons plats. Et puis, Tout-Homme, il y a cette détention provisoire dans le tombeau à quoi vraiment aucun sens ne peut résister. La puanteur est telle que toute perception s'évanouit. J'y deviendrai de plomb avant d'être réduit en poussière. Vraiment, Tout-Homme, vraiment, je préfère encore notre air et notre soleil. Si j'avais le choix — et je ne l'ai pas — j'opterais pour ton corps imparfait, douloureux et gauche, plutôt que pour l'insaisissable fumée de ta perfection !

TOUT-HOMME. — Encore un qui me lâche !

CINQ-SENS. — Avoue que je t'ai assez bien servi.

TOUT-HOMME. — On va peut-être me le reprocher...

CINQ-SENS. — Adieu, Tout-Homme ! je souhaite qu'il te reste au moins des souvenirs. Séparons-nous avant que tu me fasses horreur !

TOUT-HOMME. — Il ne peut plus rien pour moi !

CINQ-SENS. — Si, la dernière cigarette, si tu veux !...

TOUT-HOMME. — Moquerie ! Dérision !

CINQ-SENS. — Alors, adieu !

Je te laisse à tes ténèbres.
Le grand mistral de la Mort
Va te chasser vers le port
De ses rafales funèbres.

Et Cinq-Sens tout déchiré
Sur la grève de la Terre
Voit s'éloigner ta galère
Dans un horizon troué.

Adieu, Tout-Homme, en gésine
D'un avenir incertain !
Que ton réveil au matin
Te fasse une âme divine !

(*Cinq-Sens se dirige vers la sortie et se heurte à la Femme ramenée par Amitié. Les trois personnages font un groupe et tiennent un court conciliabule à voix basse, les bras passés sur les épaules les uns des autres. Pendant ce temps, la Mort vient passer une seconde chaîne au pied gauche de Tout-Homme et se contente de lui dire en a-parté:*)

LA MORT. — Tant pis. Tant pis. Tu n'as plus besoin d'eux. Mais si tu sais être persuasif, la Femme peut-être, la Femme...

(*Amitié et Cinq-Sens se font maintenant de grands signes de camaraderie et sortent ensemble. La Femme s'avance.*)

LA FEMME. — Que me dit-on, Tout-Homme ? Que vous voulez me quitter ? Oh ! Tout-Homme chéri, que c'est mal !

(*Elle l'entoure de ses bras, très câline*)

TOUT-HOMME. — Ce n'est pas moi qui le veux ! O Femme, reste encore un peu près de moi. Tes mains, donne-moi tes mains. Si tu savais comme j'aime les mains, les tiennes, qui sont fines et remuantes et qui trouvent si bien sur mon corps les zones amicales où se poser comme des oiseaux!

LA FEMME. — Mais les tiennes sont froides et déjà je sens tes doigts raides. Quel mal t'arrache ces soupirs ?

TOUT-HOMME. — Oh! je suis révolté! Que ta voix est douce et quelle belle musique !

LA FEMME. — C'est mon amour qui parle, Tout-Homme! Il lui est facile d'être suave à cette voix de la tendresse que mon cœur vibrant pousse au bord de mes lèvres, où elle hésite avant de s'élancer vers toi!

Comme je t'aime, Tout-Homme, mon fils, mon frère et mon amant. Petit, tout petit et déjà viril, avec tes genoux solides et tes yeux porteurs de secrets... et puis te voilà grand sous les arbres, élancé comme un peuplier, caressant comme une gazelle, et plein de ruses divines, à courroucer contre toi toutes les Dianes chasseresses, jalouses de tes faveurs... fort et cruel enfin, avec tes quarante ans d'âge et tes élans plus savoureux, cette inclinaison de ta tête et ta façon de dire non! Que serais-je, pauvre femelle, sans ta gloire et ta protection, sans ta force et sans ta douceur. Tu es

la raison de ma vie et la cible de mes désirs. O mon beau sexe innocent, qui me comble et me complète, et me rassure et m'engourdit! Tu le vois bien ! Je te soignerai, je te bercerai, je serai tout contre toi...

TOUT-HOMME. — Là où je vais, je n'aurais plus besoin de ces cajoleries émérites, car rien de ce que tu aimes ne me restera. Le corps parait-il, se fond et la peau se racornit. Cinq-Sens vient de m'abandonner, je n'ai plus à songer quà mon âme, et c'est la tienne que je voudrais, que je voudrais par delà moi-même. Je me sens glisser et mourir tout seul. Une force impitoyable me tire, m'entraîne. Je m'en vais tout d'un bloc. Retiens-moi, retiens-moi !

LA FEMME. — Que faire ? Comme je suis navrée ! Que pourrais-je inventer pour te rendre doux ce passage ? Veux-tu ma bouche à baiser ? Veux-tu que je chante pour toi ?

TOUT-HOMME. — Je ne demande plus rien. Tout me quitte maintenant et je n'ai même plus l'espérance de trouver ce compagnon que je désirais tout à l'heure. Laisse-moi à ma solitude. Laisse-moi boire mon amertume et rester coi.

LA FEMME. — Ah! tu ne m'aimes pas, Tout-Homme! Où donc est ton amour qui change en reine la truande, et la futaine en robe de soie! Il ne se souvient plus de ma bouche, ni de mon corps. Il ne sait plus comme mes bras savent étreindre, et mon regard caresser. Vois mes yeux, Tout-Homme, ils sont beaux et pleins de larmes !...

TOUT-HOMME. — Peu me chaut ton regard ni ton étreinte, si ni l'un ni l'autre ne sont que des accessoires pour animer un tréteau où ne se joue plus ma vie. Je songe à l'éternité de cette confrontation que me prépare la Mort, et dans le vertige qui me prend, je tourbillonne tout seul.

LA FEMME. — Veux-tu que je te suive ?

TOUT-HOMME. — Comment le pourrais-tu ? Tu songes encore à ta bouche et à ton corps ?

LA FEMME. — C'est le meilleur de moi-même!

TOUT-HOMME. — Ne dis pas cela! Si tout m'est devenu indifférent depuis quelques heures, ne me dis pas cependant que tu n'as pas vécu pour ce fol espoir de rapprochement auquel le corps est malhabile, et qui devrait pouvoir se jouer à cette minute, comme un enfantement triomphal !

LA FEMME. — Je ne sais plus que croire !

TOUT-HOMME. — Va! je te remercie. Tu viendrais, si tu le pouvais. Mais je suis au-delà de ta protection. Je ne suis plus ni fils, ni frère, ni amant, ô ma sœur, ma mère et mon épouse! Je suis quelque chose d'indicible, et tu ne peux plus rien pour moi. Je marche vers ma résignation, mais tu m'as fait du bien de venir.

LA FEMME. — Ainsi, tu te dépouilles de moi.

TOUT-HOMME. — Je me dépouille de moi-même. L'aventure que je vais courir m'y presse, et toutes celles que j'ai courues ne m'ont laissé dans la bouche qu'un miel peu à peu aigri... Je ne veux plus penser à rien, une fois.

LA FEMME. — Moi aussi, je vais te dire adieu, alors?

TOUT-HOMME. — Toi aussi!

LA FEMME. — Adieu!

TOUT-HOMME. — Adieu, porteuse d'amour, bon pain de la jeunesse! Adieu, la douce comme du lait! Adieu la grâce et la fraicheur! Pars, avant ma déchéance!

LA FEMME. — Adieu, mon compagnon de lit!
Adieu, mon front et ma crinière!
Adieu, ma vertu singulière
Mon rossignol et mon courlis!

Et ma tendresse agenouillée
Pleure les larmes de son corps
A ce périlleux désaccord
Qui m'a l'âme toute mouillée !

TOUT-HOMME. — Elle sort à reculons
Son visage est une lune;
Elle s'éloigne, ma prune,
Ma pastèque et mon melon!

Ah! que ce pas me déchire,
Que ces voiles sont cruels!
Je les voudrais éternels
Dans mon ténébreux empire...

LA MORT. — (*est apparue déjà aux derniers mots prononcés par la Femme*).

Qui parle d'éternité
Sur ce ton d'anachorète ?
Messire, tu perds la tête!

TOUT-HOMME. — (*comme s'il n'entendait pas*)
Et ces beaux petits petons
Que pourrait glacer la bise,
Roule les dans ta chemise...

LA MORT. — C'est ça que nous regrettons ?

TOUT-HOMME. — Ah ! va-t-en, maudit frelon !

LA MORT. — Tu n'as plus que cette chance :
C'est que te suive Sapience !
Et bientôt me revoici
Mettre un terme à ton souci.

Rrr ! Un autre tour de chaine !
Rrr ! Je serre et nous partons !
Je t'attends à cropetons
Inutile que je feigne !

(*Elle s'installe à cropetons dans un coin*).

TOUT-HOMME. — C'est moi qui n'ai pas voulu ! C'est moi qui n'ai pas voulu !

LA MORT. — Voyons ta belle Sapience,
Ta doctrine et ton savoir !
Discerne le blanc du noir
Et sa dot de ma chevance.

TOUT-HOMME. — Il me reste ma raison. Dieu est toute raison. Je pourrai lui faire comprendre... Oui, Sapience me suivra en dépit de toi ! Oh ! cette Mort qui est là ! qui s'installe comme chez elle ! C'est insupportable !

(*Entre Sapience. Elle a beaucoup de tenue et de dignité. Sa voix est plutôt grave et lente, sans exagération et non sans charme*).

SAPIENCE. — Je te salue, Tout-Homme ! Roseau pensant !

TOUT-HOMME. — Je n'espère plus que toi, Sapience, grave et pondérée Sapience ! Toi qui es lucide et rigoureuse, et que les émotions ne touchent pas. N'est-ce pas que deux et deux font quatre en tous lieux de l'univers, et que les salamandres ne craignent pas le feu, et que la nature a horreur du vide, et que les hirondelles dorment l'hiver au fond des lacs, et que le Soleil tourne autour de la Terre comme une belle lampe d'or, et qu'il est indiscutable...

SAPIENCE. — Indiscutable ? Te voilà devenu bien vain, à ce que je vois ? Allais-tu me demander s'il est raisonnable que tu sois immortel ?

TOUT-HOMME. — Non! Sapience! je sais que je dois mourir. Mais, du moins, tu es immortelle, toi. Tu es le véritable, l'authentique orgueil de Tout-Homme, avec les solides principes de ta raison. Toutes ces règles assurées, tous ces principes qui président à l'enchainement des vérités et des jugements... Avec toi, on sait où on en est. Il y a les identiques et les contraires, le juste et le faux, le vide et le plein, le repos et le mouvement, la présence et l'absence... Tu ne trompes pas. Tu sauras me défendre devant Dieu. Tu m'armeras de ta logique. Tu me feras un bouclier de tes arguments...

SAPIENCE. — Je pourrais profiter de ta crédulité. Elle m'est toute acquise, puisque tu gis en grand danger. On m'a dit quel redoutable voyage tu es contraint d'entreprendre. Je connais que tes plus chers amis t'abandonnent. Amitié, toute bouleversée se réserve. Cinq-Sens, trompeur comme toujours, se défile. La Femme se lamente, mais se résigne à vivre pour d'autres que pour toi. Et la Mort attend. Tu comptes sur Sapience. Hélas! il me faudra te décevoir!

TOUT-HOMME. — Que valent alors tes lois et tes élucubrations! A quoi bon ces alambics, s'ils ne distillent que fumée. Quoi! Rien de durable et pas de couleur qui ne passe au soleil noir de la Mort? Pas une seule petite vérité que je puisse emporter tout contre moi, dans la longue chevauchée qui m'amènera devant Dieu? Pas de viatique ? Rien à montrer dans le creux de ma main?

SAPIENCE. — J'ai honte de le dire, Tout-Homme ! Mais, vérité en deça, erreur au delà! Je ne sais plus bien ce que je sais. Il parait que deux et deux ne font pas toujours quatre. Les salamandres crèvent comme les lézards. La nature n'a pas horreur du vide, les hirondelles traversent les mers pour se réchauffer en Afrique. Et voici que c'est la Terre qui tourne autour du soleil. On dit même qu'elle est ronde. On dit que le sang circule. On dit que les humeurs n'existent pas. On découvre chaque jour des étoiles inconnues. Peut-être que l'opaque deviendra transparent, et que le plus lourd s'élèvera dans le plus léger. Que vaut cette science que chaque lendemain remet en question, et comment s'en prévaloir devant le porteur des Vérités Eternelles qui vont t'éblouir.

Tout-Homme. — Alors, plus rien! ni richesse, ni corps, ni sens, ni femme, ni l'oreiller du savoir — pas une chique!

Sapience. — Il n'est pas encore le temps pour moi de me présenter devant Dieu. Je suis toute imparfaite et chancelante, et ma tâche est inachevée. Je balbutie des théorèmes, et mes solutions ne sont que des ombres.

Tout-Homme. — Nous avons pourtant construit ensemble des temples et des palais, des ponts sur les rivières, des bateaux qui vont sur la mer...

Sapience. — Nous avons aussi fait des machines à tuer et à torturer. Pas mal de crimes et de blasphèmes. Il vaut mieux passer cela sous silence. Et surtout cet orgueil qui te vient de moi. Efforce-toi à l'humilité.

Tout-Homme. — Je connais enfin tout mon dénuement...

Sapience. — Ta seule certitude...

Tout-Homme. — Rien ne me reste que moi-même... un autre moi-même...

(*Depuis un moment, Amitié, Cinq-Sens, La Femme sont revenus en scène, par des coins différents. Tous épient Tout-Homme avec une grande curiosité*).

Sapience. — Adieu, Tout-Homme! Sans rancune! Je vais m'appliquer à d'autres mystères pour ta postérité.

Tout-Homme. — Mon Dieu! Me voici tout offert à ta justice. Je suis soumis et vaincu. Seul, tout seul, impuissant...

(*Tous se rapprochent*)

Amitié. — Il part... il va partir...

Cinq-Sens. — Déjà ses yeux sont obscurcis...

La Femme. — Il ne sent plus ma main...

Sapience. — Il va savoir ce que j'ignore...

Amitié. — Comme son visage est torturé...

La Femme. — Son cœur ne bat presque plus.

Cinq-Sens. — Il faudrait brûler de l'encens...

Sapience. — Ecartons-nous, laissez-le...

(*La Mort se dresse — surgît — redoutable et triomphante*).

La Mort. — Sonne l'heure du départ...
Ecartez-vous, musaraignes!
C'est moi, moi seule qui règne.
J'ai mon haleine et mon dard!

Passer te sera facile.
Te prendrai-je par le cou
Petit pigeon, tourlourou!
Par où t'injecter ma bile ?

Hop! Allez! Danse mignon!
Foutez le camp, accessoires
Accessoires méritoires!
Je vous ai jusqu'au trognon!

BONNES-ŒUVRES. — *Arrive en clopinant. C'est un béquillard en haillons. Petit, tout humble, très doux.)*

Attendez donc, capitaine!
Faudrait voir pas m'oublier!

(*La Mort s'arrête, interloquée. Tous les personnages expriment la plus grande surprise*).

LA MORT. — Quel est ce sot familier ?
BONNES-ŒUVRES. — Je vais le dire sans peine!
TOUT-HOMME. — Parle! Qu'est-ce que tu me veux ?
BONNES-ŒUVRES. — Je ne suis qu'un loqueteux
Haillonneux et dérisoire,
Car Tout-Homme est oublieux,
D'une ingratitude noire!
Bonnes-Œuvres se souvient
D'une caresse de chien.
Je suis ta bonne pensée,
Je suis la soupe avancée
Au trimardeur qui n'a rien;
Je suis le vin sur la table,
Je suis le pain délectable
De la nonne Charité;
Je suis le frais en été,
La révolte de ton cœur,
Le sourire et la douceur,
Devant le tyran Malheur;
Et le bon Samaritain,
Son ânesse et son poulain;
Je suis l'Amour véritable,
Je me dépouille pour toi,
Je ne suis pas contestable
Au Tribunal de ton Roi!
Tout-Homme, partons ensemble
Béquillard et souffreteux

Je te ferai courir l'amble
Aux passages dangereux!...
Ah! la Mort est toute coite
De ma figure benoîte!

TOUT-HOMME. — C'est vrai! Je t'avais oublié, mon pauvre Bonnes-Œuvres. Tout béquillard que tu es, galeux, laideron, avec tes lèvres peaussues et tes jambes tortes, la vertu de ton dévouement est un réconfort pour moi. Viens à mes pieds. Pose ta tête sur mes genoux. Tes bons yeux dans les miens... Adieu, vous autres! Pour la dernière fois, Adieu !... je ne pars pas seul ! Je ne pars pas tout seul ! Ah ! toutes ces étincelles !

BONNES-ŒUVRES. — Tiens bon, Tout-Homme, tiens bon!

(*La Mort vient par derrière Tout-Homme, se penche sur lui, lui donne le baiser de Mort. La lumière a lentement baissé jusqu'à la nuit. Les personnages, pendant les quelques secondes d'obscurité, poussent un long « Oh ! » de terreur et d'étonnement. Quand la lumière revient, Tout-Homme, Bonnes-Œuvres, La Mort ont disparu. Restent les quatre allégories, groupées de chaque côté de la scène*).

AMITIÉ. — Il est parti, je le vois...

CINQ-SENS. — Il foule aux pieds les nuées...

LA FEMME. — Mon cœur saigne de douleur...

SAPIENCE. — Dieu le pèse en ses balances...

AMITIÉ. — Bonnes-Œuvres l'a suivi...

CINQ-SENS. — Il a clarté perpétuelle...

SAPIENCE. — Et toujours pleine l'écuelle...

LA FEMME. — Peut-être est-il en Paradis...

LA VOIX DE DIEU. — Il est venu sans ses mauvais serviteurs !

SAPIENCE. — Ecoutez!

(*Tous se baissent à demi, un bras sur la tête, dans l'attitude de la peur*).

LA VOIX DE DIEU. — Te voilà dans l'éternité comme un poisson dans l'eau. Voici comment se fait le partage de l'ivraie et du bon grain! Ah! si les hommes voulaient savoir!

AMITIÉ. — Nous avons fait ce que nous avons pu.

LA FEMME. — Nous l'avons aimé à la mesure de nos forces.

CINQ-SENS. — La Terre est si belle et ses fruits si séduisants.

SAPIENCE. — Nous cherchons la Vérité de tous nos yeux.

LA VOIX DE DIEU. — Le bon Docteur, vous l'avez vu!

(*Entre le Messager — au public*)

LE MESSAGER :

Ainsi la Mort prend maints et maintes,
Souvenez-vous de votre émoi,
Cultivez Bonnes-Œuvres saintes:
C'est un ami de franc aloi.

En toute saison de votre âge
Songez à votre châtiment
Et n'allez pas aveuglément
Sans préparer votre passage!

Ci finit la moralité
De Tout-Homme au ciel transporté.
Elle est pleine d'enseignements
Tant pour les rois que les manants!

(*Les deux groupes à droite et à gauche reprennent chacun un quatrain. Le Messager reprend le dernier et le rideau tombe.*)

Henri FLUCHÈRE.

L'ESPRIT ET LE TEMPS

Le Temps passe

Ce titre appartient à Virginia Woolf. C'est une nouvelle que publia Commerce *en 1926. Le style, dans la traduction de C. Mauron, emportait les mots comme des plumes dans le vent. Une force de nostalgie immense comblait l'âme. On entendait la respiration du silence, le bruit du temps qui s'écoule. Une durée dans la solitude.*

Le temps passe. Pour l'être, cet écoulement est une brûlure, la combustion même de la vie. Pour l'esprit, c'est une opération de mémoire, un retour sur le chemin parcouru. Dans ce champ d'investigation infinie, les uns introduisent la logique et la nécessité. D'autres ne voient que le hasard. Les poètes, eux, se contentent d'évoquer ces images étrangères, qui se sont détachées d'eux-mêmes et des autres hommes.

Le temps, selon les époques et les circonstances, se fait plus ou moins rapide. Jamais il n'avait passé si vite que depuis quinze ans. Aussitôt que la guerre fut finie, il pressa son rythme. La vitesse, qui est notre privilège, se communiqua à la durée. Elle précipita les évènements, les multiplia, les enchevêtra. Et nous assistâmes, émerveillés et inquiets, à la floraison des phénomènes.

Le bilan psychologique de l'après-guerre a été fait. Quinze années d'inquiétude profonde et pas encore guérie, disent les docteurs, ceux dont la mission est d'enregistrer, de comparer et de conclure. Mais une inquiétude génératrice d'action. L'esprit révolutionnaire a rompu avec le passé. Puis l'esprit de reconstruction a préparé l'avenir. Les optimistes aperçoivent déjà une stabilisation des valeurs, un retour à l'harmonie, les signes d'un humanisme nouveau.

Un impérieux souci d'objectivité s'est emparé des jeunes générations. Elles se sont élancées vers le positif. Les nécessités immédiates ont détourné de leurs préoccupations familières les plus purs intellectuels et les plus incorrigibles rêveurs. L'introspection est en recul. Proust apparait presque aussi loin que Racine, haut placé certes, mais déjà classé dans l'histoire littéraire, c'est-à-dire sans influence vivante. Le social étreint partout le spirituel. A l'idéalisme particulier tend à se substituer une mysti-

que collective. On a vu, sous prétexte de se procurer du pain, les peuples en révolution s'ouvrir au sacrifice, s'assujettir à l'ascétisme volontaire. L'individu est mis en demeure de se rendre. Un combat intérieur et désespéré s'est livré dans presque tous les esprits. Dans celui d'André Gide aussi. Sans que nous puissions croire — il est vrai — qu'il ait été entièrement gagné et que la paix soit définitivement faite.

Partout où cette mystique ne s'est pas emparée des hommes, l'individu souffre. Il souffre beaucoup moins de l'oppression extérieure, qui pourrait au contraire lui rendre des forces, que de se sentir sans ressource intérieure, comme privé de soi-même. Il s'épuise à entretenir des hésitations, à dissiper des malentendus, à éviter des drames, à maintenir une fausse tranquillité. Ses plaies se referment sur de l'humeur. Ses gestes aboutissent aux mêmes objets et sont commandés par les mêmes sentiments. Mais quelque chose s'est retiré de ce corps qui agit, du meuble qu'il touche, du pain qu'il mange. Ce qui s'est retiré, c'est une saveur, une raison d'être, une densité. Dieu peut-être. « Il y a longtemps que Dieu ne fait plus rien pour le peuple », dit un personnage de Conrad.

Ou bien c'est la Poésie, tout simplement. Nous avons certes des poètes, de grands et purs poètes. Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Il s'agit de l'air que nous respirons, où les poèmes de nos poètes ne se répandent plus comme ils faisaient autrefois pour nous énivrer. Il s'agit de la société pensante tout entière, où l'esprit est chaque jour trahi. Du flot impur de l'imprimerie, qui nous couvre de honte et de dégoût. Rozanov en souffrait déjà. Il regrettait le temps d'avant Gutemberg, comme Nietzsche regrettait la Grèce d'avant Socrate.

Une avidité énorme pour les choses matérielles, un violent espoir de gain rompent seulement la monotonie et la somnolence. Nos légèretés sont devenues des pesanteurs. Les nuits, qui étaient des passages rapides, des navigations sur des eaux reposées, une pause entre deux exubérances, sont maintenant des voyages compliqués, avec des cahots, des arrêts, des dangers. La plus opaque d'entre elles, la plus inconsciente, n'est pas réparatrice des forces: elle donne sur un réveil sans surprise et sans promesse. Au cours de ces nuits, nous retrouvons nos amis dans nos cauchemars. Mais pendant le jour ils s'amincissent jusqu'à perdre leur substance. Ce sont des fantômes qui survivent à l'amitié. Aucun ne le sait. Nous ne le savons pas très bien nous-mêmes.

Nous sommes absents. Le temps passe sur nous, Virginia Woolf, comme sur les objets de votre maison inanimée. Nous le regardons passer. Nous n'en profitons pas. Presque tout nous a déserté. Dans les champs les herbes sont amères et nous empoi-

sonnent petit à petit. Le silence est un dieu déchu. La lenteur, qui donnait du prix à la durée est morte, tuée par des bolides qui nous déplacent et nous dépaysent, mais ne nous conduisent nulle part. Les hommes sont puissants: ils réalisent tout ce qu'ils imaginent. Ils veulent que le spirituel tombe sous les sens. Ils se font un monde chimique au lieu du monde naturel; un monde mécanique au lieu du monde moral.

Et pourtant, non. Il y encore autour de nous des jeunes hommes joyeux et forts, aux pieds légers, à la tête brûlante; il y a encore des fruits mûrs: nos vergers en sont même pleins cet automne-ci. Il y a encore de grands espaces calmes. Il y a encore des gens qui font des actes de pure charité et qui jouent leur existence sur une rêverie. Des adolescents qui se lèvent la nuit pour dévorer des livres; qui font de longues marches pour voir apparaître la lune sur la montagne. Des hommes qui oublient de dormir et de se nourrir pour aller de porte en porte réchauffer des enthousiasmes, préparer une libération définitive, aider l'avenir dans ses accomplissements. Des femmes qui ne passent leur vie qu'au chevet des mourants, choisissant les maladies à soigner les plus contagieuses, les plaies à panser les plus nauséabondes.

Et bien d'autres choses encore.

Alors, si les pouls battent encore si vite, si un feu brûle encore dans les têtes et les poitrines, ce n'est que notre vieillissement à nous, ce n'est que notre pessimisime. La beauté est encore sur la terre. Et devant la fuite de nos journées inutiles, devant cette accumulation de temps échappé, nous ne trouverons en nous que ce grand étonnement, que cette interrogation à soi-même murmurée: « Comment, tu vis encore, Zarathoustra? »

*
* *

Du conflit entre l'individu et l'homme sociologique, nous cherchons à délivrer une formule. Dépendance et indépendance de l'homme. Dépendance, certes. Du mode de gouvernement, de l'état de la société dépendent nos pensées, comme de la longueur de nos muscles et de l'activité de nos glandes. Comme du caillou rencontré sur le chemin. De tout et de n'importe quoi. Mais ces limites données à l'essor spirituel, cette condamnation à ne jouir que d'une illusoire liberté, elles font partie de la vie, et la définissent. D'une chiquenaude, l'homme d'action, le militant du concret, se voit aussi précipité dans la métaphysique. Pour qui éprouve en soi-même, et jusque dans le syllogisme, la fragilité générale des choses, la politique n'est qu'un compartiment de la cosmologie. « Quand les cieux sont sanglants et habités par le Taureau, la Vierge, le Capricorne, le Bélier, la paix règne sur

la terre — disait Rozanov; c'est l'âge d'or. Quand les cieux sont aqueux, purs, spirituels, c'est la terre qui est sanglante et les Krupp et les Moltke grouillent sur elle. Oui, Moltke est aussi significatif aujourd'hui que Ruth il y a deux mille ans! » Ce langage est à peine plus obscur qu'aucun autre.

La fatalité a beau être traquée (par les psychiâtres dans la vie intérieure, par les doctrinaires dans la vie collective), elle se reforme et durcit. Parce qu'elle a le visage même de la vie. Parce que la nature est inventive. Parce que, finie dans sa mesure et son nombre, elle est pratiquement infinie dans ses modes et ses manifestations, et inconnaissable dans son essence. C'est dire que le déterminisme ne vaut que pour le passé. Une petite phrase de Valéry résume admirablement le débat: « Les évènements naissent de père inconnu, écrit-il. La Nécessité n'est que leur mère ». Entre les réalités qui nous influencent, nous déterminent, nous oppriment, et le noyau sensible qui ne se réduit en nous qu'avec la mort, il n'y a pas de commune mesure. Le poète le sait, ce joueur de collin-maillard aux mains tendues, lui que les idées passionnent, mais qui ne comprend rien au monde.

Il sait aussi que l'unité de l'homme ne se fait que dans la Poésie; que les pensées les plus claires se réduisent, en fin de compte, à un mouvement lyrique, comme la matière, pour le physicien moderne, se réduit à un mouvement d'atome. Mais cette flamme qui consume les contradictions, faut-il encore qu'elle ne soit pas morte.

Et c'est pour cela que l'identification de la Poésie à la Révolution s'impose dans certains esprits. On l'a dit ici-même. Une secrète conjonction s'accomplit. Les hommes tendent obcsurément, selon le mot de Jean Cassou, « à déplacer le centre de gravité de la tribu ». Ils tendent à cela comme à la guérison des maladies. « Vous n'avez plus d'estime pour la forme donnée à la vie collective, » disent des voix. « C'est pour cela que vous souffrez. Votre désaffection s'est répandue sur la nature. » Et la Révolution, à Faust vieilli, promet aussi la jeunesse.

Il est bien que ce mot, qui sert à désigner les chemins parcourus par les astres, soit aussi celui par quoi les hommes expriment leurs déchaînements. Donnons-lui un sens fatal et religieux, symbolique, débordant les doctrines. Les doctrines, ce sont des mondes clos. On peut y vivre à l'aise. On y trouve au surplus une claire explication de l'univers. Mais malheur à qui s'en évade un beau jour, à qui fait une fissure dans le béton armé. Il revient au pays de la fluidité et du hasard, qui est le nôtre. Il perd sa foi. Il ne peut que reprendre son « tempo » égoïste et solitaire.

Pourtant, nous sommes sûrs maintenant que le conflit penséeaction, s'il ne peut être réduit, peut être surmonté. Des œu-

vres récentes nous en ont convaincus. Elles prennent par là même, ces œuvres, un accent prophétique et fixent le présent aspect de notre destin. Les lucides, les psychologues souffrants et démoniaques, qui gênent la vie à force de la trop bien comprendre, vont se laisser entraîner par le courant. Ou bien ils vont mourir. Une vitalité puissante se manifestera, éclairée par la connaissance, mais non plus paralysée par elle, fondue au contraire avec elle dans une volonté d'action. Les évènements n'auront plus à solliciter les hommes, à les soustraire, comme ils ont fait pour Hans Castorp, à la torpeur de la Montagne Magique; les hommes finiront par aller au-devant des évènements, pour se faire dévorer. La vérité deviendra violente. Ce sera le phare aveuglant que ne quittent plus des yeux les néophytes. Une foi comme celle qui anime les personnages de Malraux, par exemple, loin de se passer d'action, ne peut plus se passer d'héroïsme. Elle est si forte qu'elle excède les limites de l'humain et, les ayant brisées, se réfugie passionnément dans la mort. Une mort qui ressemble presque à un suicide. La volonté de ces révolutionnaires — quelque profonde que soit leur pitié, quelque justifiée que soit leur révolte — se confond ici avec le drame insoluble de l'individu devant sa vie, avec le désespoir qui pousse au sacrifice. S'il est vrai que rien ne se perd dans la chimie sociale, au moins veut-on penser, pour la mémoire de ces héros exceptionnels, que le triomphe de leur cause rachètera leurs tortures, comme on peut estimer, dans un autre domaine, que l'œuvre d'un Nietzsche, par l'efficacité du génie, rachète vingt années de souffrances. Mais ce ne sont que consolations pesées dans des balances humaines.

Peut-être le temps qui passe fait-il mûrir les fruits de la Révolution. Peut-être fait-il aussi grandir les vers qui rongeront ces fruits par le dedans. Nous n'en savons rien. Peut-être, à l'intérieur de chaque vie, les saisons morales retrouveront-elles leurs mûrissements. Les poètes attendent ce retour. Ils se penchent vers une fécondité future et s'ouvrent aux espérances des hommes. Mais ils n'ont pas la même façon d'espérer. Au fond d'eux-mêmes, ils n'espèrent rien. Ces fébriles sont aussi des agnostiques. Ils pensent que la Poésie, qui dépend de tout, ne dépend peut-être de rien, et qu'elle peut revenir toute seule, inexplicablement, comme ces phénomènes impalpables que la science traque et qui se reforment derrière elle. Il ne s'agit plus, en tous cas, pour eux de retrouver un temps perdu; il s'agit de se replacer dans le temps présent et de le vivre. Il s'agit de retrouver la Poésie. Lorsqu'elle est là, le temps ne passe plus: il est justifié et reconquis.

Roger SECRETAIN.

Chroniques

EXPLICATIONS SUR PIERRE-JEAN JOUVE

Nous avons reçu de notre ami et collaborateur Joë Bousquet, la lettre ci-après. Nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle procède de cette foi dans l'essence et les destinées de la poésie qui animait André Gaillard et n'a fait depuis que grandir en nous.

Voulez-vous, mon cher Ballard, insérer dans les *Cahiers du Sud* ma protestation contre une note parue dans la *N. R. F.* du 1er Octobre et consacrée par Raymond Schwab au dernier livre de Pierre-Jean Jouve: *Sueur de Sang?*

*
* *

L'activité de Jouve est la plus mal comprise et l'une des plus « enrichissantes » de ce temps. Il a été des premiers à utiliser les données de la psychanalyse comme de simples données que l'idée de l'homme devait digérer. En prose, en poésie, il élargissait le rayon lumineux dans lequel devait briller d'autant plus haut l'idée qu'il a de l'homme, assez semblable à celle qui ressort de la lecture des livres révélés. Il est très beau que cet homme ait compris que tout ce qui nous était rendu d'humain, si bas soit-il, devait entrer dans le corps de l'idée, et qu'il y avait tout à gagner à substituer à la notion du mal sa figure la plus concrète. Tout cela, avec une tenue, un dégoût de la chatouille, une idée de l'amour qui s'agrandissait presqu'à la conscience du premier couple tel qu'il fut, tel qu'il est en esprit et en chair. (*La Fiancée*) C'est pourquoi j'ai pu discrètement rapprocher dans un article, René Nelli de Pierre-Jean Jouve.

Schwab prête à ce dernier une pensée qu'il ne pourrait avoir qu'en se désavouant : « Régénérer le monde par le péché », le cheval de bataille de Raspoutine. Ce contre-sens ne peut naître que d'une lecture superficielle et s'expliquer grâce à l'interven-

tion d'une philosophie primaire où le monde est supposé étranger dans son ordonnance à l'ordonnance de nos idées et mis en dehors de nos spéculations qui s'enfanteraient dans notre fantaisie. Je prends cette idée, celle-là, puis une autre... Alors que le triple univers, moral, matériel, intellectuel, n'est pour Jouve que le corps de Dieu auquel il serait bien vain d'ôter la paternité du mal.

*
* *

Ma protestation porte sur deux points: 1° la déformation que l'analyse de Raymond Schwab fait subir à l'œuvre de Pierre-Jean Jouve; 2° sur les dogmes poétiques au nom desquels il faut que l'abus ait été commis, Monsieur Schwab les escamote, mais leur tache est maintenant sur l'œuvre qu'ils lui ont commandé de souiller. Comme sur son œuvre à lui que je tiens pour fort belle; et dont le souvenir m'amènera à poser la question suivante:

Dans quelle idée non exprimée de la poésie, et que ses poèmes mêmes n'ont pas manifestée, les facultés critiques de Monsieur Raymond Schwab ont-elles été débordées ?

*
* *

Quand Pierre-Jean Jouve a vu l'abîme douloureux et insatiable qu'est le cœur de l'homme et que l'homme d'aujourd'hui va en prendre enfin une connaissance presque entière et sonder l'immensité d'horreur à laquelle la timide clarté de sa conscience a dit non; quand il a senti et connu à travers quel chaos d'instincts et d'appétits hideux chacun de nous avait dû reconquérir son moi; et qu'il était à la portée de chacun de nous, maintenant, de le sentir et de le connaître, comme lui, et de savoir de quoi la plus faible, la plus vacillante clarté morale est le prix; quand il pense à travers quelle puante masse d'être se dévêt et s'éclaire de sa nudité amoureuse le: Je suis, (cette affirmation provisoire, pure fleur d'un monde en devenir), Pierre-Jean Jouve est pris d'un vrai délire poétique et il enregistre tous les frissons annonciateurs d'une vérité qui dormait l'épais sommeil de notre ignorance... On dirait que les découvertes les plus hautes de l'esprit doivent ne se communiquer d'abord qu'à nos sens et que les poètes sont les intermédiaires nécessaires de la révélation. Mais il y a de vertige que de la pensée; et le poète, ici, ouvre nos yeux comme les siens. Personne ne peut s'y tromper: on voit Pierre-Jean Jouve prendre une conscience sans cesse approfondie de l'humain tel qu'il est — c'est-à-dire tel qu'il devient. Je cite :

« Après avoir pensé: comment ce fond terrible peut-il demeurer toujours voilé — et ensuite: comment l'homme a-t-il pu si longtemps ignorer le fond ? — Nous arrivons à nous dire : Comment se fait-il que l'homme soit parvenu à opposer la conscience raisonnable à des puissances aussi redoutables et déterminées ? Les dénégations les plus violentes peuvent secouer le monde: l'homme moderne a découvert l'inconscient et sa structure; il y a vu l'impulsion de l'Eros et l'impulsion de la mort nouées ensemble et la face du monde de la Faute, je veux dire du monde de l'homme en est définitivement changée. On ne déliera plus le rapport entre la culpabilité — le sentiment fondamental au cœur de tout homme — et l'intrication initiale des deux instincts capitaux.... »

Nous allons voir comment Monsieur Raymond Schwab interprète les idées contenues dans cette partie de l'Avant-propos :

« Un « avant-propos dialectique » intitulé *Inconscient, Spiritualité et Catastrophe* donne à entendre que les trois idées de destruction révolutionnaire, de souillure érotique et de progrès spirituel vont dépendre uniquement l'une de l'autre. Croisade... »

Voici le contre-sens initial. Il oppose deux tempéraments dont l'un celui de Monsieur Schwab se dissimule qu'il existe dans le texte de l'Avant-propos une idée que tout le monde y rencontrera, l'idée que le principe de la plus haute valeur morale réside dans la connaissance de soi-même.

En tous cas, l'idée du poète est faussée et bien faussée au point que les esprits étrangers à toute philosophie se demanderont comment toute l'inspiration d'un homme peut être dénaturée par une entreprise critique qui ne défigure qu'une de ses pensées. C'est que l'idée est ici volontairement retranchée de ses racines dialectiques et abandonnée en chute libre à travers des associations où P.-J. Jouve ne se serait pas imaginé que l'on put, sans lui, l'engager.

Qu'est-ce que Schwab peut bien entendre par le mot « une idée » ? et que veut-il dire quand il en cite trois qui « vont dépendre » l'une de l'autre ? Croit-il donc que l'on peut, entre deux, trois idées, créer arbitrairement un lien, faire dépendre l'une de l'autre deux idées si elles n'étaient déjà nées elles-mêmes de ce rapport? Oui, il le croit, et il prête son propre point de vue à Pierre-Jean Jouve, ce qui nous précipite dans un coq-à-l'âne effroyable. En effet le critique de la N. R. F. continue ainsi et s'enferre :

« ... Croisade pour l'expansion du péché originel. Un surhumain, voisin et issu des fléaux, est recherché dans les seuls déchaînements du démon sexuel... »

Il faudrait changer tous les mots de cette dernière phrase pour

qu'elle demeure applicable au texte incriminé. Que Monsieur Raymond Schwab me permette de suggérer qu'il serait plus expéditif de lui changer la tête que de réformer son jugement. Toutefois le critique est trop fin pour ne pas se sentir, soudain, inquiet. Il éprouve le besoin d'apporter des preuves Des preuves? Non. Il se justifie en posant des questions dont la réponse sous-entendue comme affirmative, corroborerait une accusation qui est particulièrement grave pour la personnalité morale de P.-J. Jouve ?

« ... sexuel. Monsieur Jouve ne se souvient-il pas volontiers de l'auteur des Proverbes de l'Enfer ? Ne s'est-il pas retrempé à la folie de Holderlin ? »

Si je comprends bien, se souvenir de William Blake et avoir traduit les Poèmes de la folie d'Holderlin qualifie Jouve comme devant chercher le surhumain dans les seuls déchaînements du démon sexuel.

Hélas! il n'y a pas moyen de comprendre autrement. L'article était mal parti. Il se soutient sur une citation incomplète et une série d'allégations fausses: M. Schwab écrit ceci : « On se décharge moins l'esprit qu'on ne recherche un trouble au-delà du trouble qu'on dessine, qu'on écrit, que parfois on vocifère... » Ainsi pense-t-il définir l'activité poétique de Jouve dont il vient de dire, du reste, que son recueil en plus d'un passage l'a fait rêver à la psychologie des traceurs de graffiti: Et il insiste par la déclaration suivante: « Intentionnellement, sans doute, le recueil de M. Jouve débute par *Crachats* et *la Tache*, la plupart de ces très courtes pièces sont faites de réitérations lubriques, ou excrémentielles, avec une sorte de volupté de l'injure, qui, dans *Arianes*, par exemple, devient beauté. » Or, je déclare publiquement ceci: il n'est pas vrai que la plupart de ces très courtes pièces soient faites de réitérations lubriques ou excrémentielles. Et je cherche à comprendre pourquoi Raymond Schwab a écrit cela. Contre une idée de la poésie, ce n'est jamais qu'une autre idée de la poésie que l'on peut dresser. De quel démon l'auteur de cet article est-il la proie? Dans quelle conception restreinte de l'acte poétique a-t-il dû se retrancher pour rogner ensuite, de propos délibérés les droits du poète? Pour diminuer ensuite et défigurer une œuvre où ces droits s'étaient librement et heureusement exercés?

*
* *

J'arrive à la partie la plus délicate de ma protestation. « Admettons un instant » écrit Schwab « le postulat freudien; la question pour la poésie est s'il l'enrichit ou s'il la borne ». Que

peut bien signifier cette question? Je fais appel à la bonne foi de tous les poètes que de tels sous-entendus prétendraient enfermer dans une activité « *à part* ». La Poésie, domaine privé, que par l'apport d'une découverte scientifique on peut enrichir ou ne pas enrichir, cela ne répond à rien, cela n'existe pas. La poésie apparaitrait là où l'homme ne met que sa main d'homme de lettres ? Quelle blague! Il faut non pas le dire, mais le crier : Philosophie, psychanalyse, Poésie, autant de recherches parallèles qui visent, par tous les moyens possibles, à mettre à travers l'idée d'hommes plus de réalité en jeu. Autant de moyens de nous retrouver avec tous nos sens plus profondément solidaires de toute vie. Jouve est de ces sombres travailleurs qui veulent que dans toute expression créatrice ou ordonnatrice de réalité grandisse une idée de plus en plus intacte de l'homme c'est-à-dire plus proche de sa totalité. Mais le monde dont nous avons l'idée morale est à reconstruire, qui en douterait ? Dans « Sueur de Sang » il y a des sensations intactes avec leur poil et leur sang, déshabillées d'une fausse idée de l'homme où elles étaient prisonnières et où brille si bien la rosée créatrice que, presque, on y déchiffrerait un message pour l'esprit sans le secours de la pensée. P.-J. Jouve est des premiers qui se réjouiront lorsqu'on dira tout haut que derrière l'opération d'écrire s'élevait la douce exigence des sexes et que toute phrase est le produit d'une fécondation, comme tout ce qui est matériel et vivant.

« Sans doute », écrit Raymond Schwab, « la beauté et l'art sont-ils plutôt un motif d'enquête qu'un but aux yeux de Monsieur Jouve. » Je ne comprends rien à cette alternative. La beauté et l'art ne peuvent ni constituer des buts, ni des motifs d'enquête. Il s'agit de savoir si l'homme doit, oui ou non, entrer tout entier, tel qu'on nous découvre chaque jour qu'il est fait, dans un monde qui cherche douloureusement à se régénérer; et si c'est à travers une connaissance de plus en plus exhaustive de soi-même qu'il veut s'identifier à son expression la plus haute. Et peut-être même s'agit-il de créer ce monde où le bien ne serait fait que par celui qui pouvait tout le mal! Quel rôle y jouerait quelqu'un comme Raymond Schwab que je n'aurai même pas dans ma colère la ressource d'injurier car il est un très grand poète, lui aussi. Mais je voudrais lui poser quelques questions : *Que sont donc, à ses yeux à lui, la beauté et l'art? De quelle idée de l'homme pense-t-il qu'elle est compatible avec l'idée de poésie?* Prêtons une grande attention à sa réponse. Il faut craindre les pensées qui sont presque vraies, comme celle de Ronsard qui disait du poète qu'il avait les pieds à terre et le front dans les cieux. Et puissions nous être préservés de l'idéalisme en bottes de chasse!

Il y a dans cette dernière parole une insinuation que l'on pourrait tenir pour perfide si je ne la retirais aussitôt! Ce que je fais. Et pourquoi tant de ménagements tout d'un coup? C'est que je le sais trop bien. Pas plus que Jouve, que Schwab, ni que vous, mon cher Ballard, à la vigilance de qui je dois d'avoir écrit ces lignes, pas plus que tout être né d'une femme je n'ai échappé au tourment congénital: *au démon qui pousse un homme à fuir par tous les moyens la pensée qu'on l'a conçu.* Mais je ne me satisferai jamais de la solution qui consiste à agir comme si on l'oubliait, et à créer ou à regarder créer, — voire par toutes les ressources d'un art magnifique comme celui de Raymond Schwab — une sorte de patrie du sublime où l'on n'admettrait que des anesthésiés.

Joë BOUSQUET.

LA POESIE

SUEUR DE SANG, par *Pierre Jean Jouve* (Edit. des Cahiers Libres).

Quel est l'avenir de la poésie Où aboutit l'expérience tragique, sourde, parfois sanglante qui est celle de la poésie depuis Baudelaire et Lautréamont, et qui parfois se confond avec celle des poètes ? « L'avant-propos dialectique » de ce livre jette sur ce problème une lueur singulière; il relie directement et absolument la poésie au mouvement général du progrès de l'esprit, et, malgré une terminologie parfois idéaliste — qui amène a appeler Dieu ou Esprit ce qui n'est que redressement ou chute sublime de l'homme — rend compte très exactement de l'efficacité et du rôle de la poésie.

Toute la vie profonde que des milliers de générations, l'accumulation des habitudes et des hérédités, et surtout les religions ont détruit, dévié ou perverti, retrouve dans l'expérience poétique sa force et sa vérité. Et ces luttes constantes dont l'homme est le centre, ces bouleversements, ces catastrophes sexuelles ou mentales, ne sont dépassées *dialectiquement* que par la poésie. Ainsi la poésie n'est plus cet évènement épisodique et charmant éclatant aux confins de la pensée, à la superficie de la vie, mais c'est le souffle tragique et impérieux du sang, la pulsation même de l'être, le mouvement au sein même du déroulement de la vie à laquelle elle s'intègre et dont elle devient la plus étroite et la plus sensible traduction.

Mais ce dépassement dialectique des contradictions internes de l'homme, et qui est aussi le mouvement interne de la poésie, fut aussi celui de son histoire. A la poésie prophétique, à la poé-

sie didactique, se substitue aujourd'hui, les absorbant, la forme nouvelle de la poésie-connaissance. Plus loin qu'une agitation, qui souvent parut, bien à tort, scandaleuse aux poètes par delà l'homme quotidien, l'homme moral, par delà l'abstraction intellectuelle, la poésie atteint dans la nuit et les expériences troubles et décevantes une profondeur plus simple et plus indéchiffrable. Plus la poésie devient, comme c'est le cas pour Pierre Jean Jouve, systématiquement transparente à l'analyse, plus elle oblige à chercher au-delà de cette analyse son véritable sens. Mais ce n'est pas seulement sur la connaissance des mécanismes de la pensée inconsciente, si important que soit ce problème, que doit porter cet effort de pénétration du concret; le rôle de la poésie est à la fois plus général et plus spécifique qu'un tel objet qui n'est qu'un cas, entre autres, de la connaissance scientifique.

C'est sur la matière même de l'analyse, sur ce que les moyens d'investigation dialectiques-logiques ne parviendraient jamais qu'à situer et non à pénétrer, sur ce fond singulier et unique de toute expérience humaine que la poésie, et elle seule, a son champ d'action. Voici le nœud des complexités humaines, non pas dévoilé, commenté ou analysé, mais révélé.

Sexe amer je ne t'ai pas vu en vain. Dos de la femme
Qui apparut brillant. Silence des oiseaux
Sur ce jour-là daté dans les douces ténèbres

révélé par l'expérience nue, simple et qui s'exprimant par le symbole et l'image, en devient d'autant plus clair et extensif.

Mais à cette révélation ne se limite pas l'action poétique. Si la poésie révèle réellement l'homme à l'homme, il est également clair que l'idée de progrès est inséparable de celle de poésie. L'effort d'appréhension du réel se complète ainsi et se justifie, en retour par une transformation constante des conditions de la vie et de la pensée; forme la plus haute parce que la plus évaluée du devenir humain, la poésie constitue d'abord le premier geste de délivrance de l'homme envers les apparences, puis prépare la matière future de la connaissance rationnelle, en même temps qu'elle soulève en lui des forces insoupçonnées, celles-là même qui président à toutes les libérations définitives. Et ce n'est pas par hasard que les seuls vrais poètes se trouvent en accord avec les doctrines qui, tant dans le domaine de l'action que dans celui de la pensée, préparent les valeurs nouvelles et détiennent les germes certains de l'avenir.

De ce progrès par la poésie, progrès qui se place, non pas bien entendu sur le plan esthétique, mais sur le plan essentiel de l'éthique, l'œuvre de Pierre Jean Jouve est un exemple évident.

L'expérience poétique de Pierre Jean Jouve est l'une des plus dramatiques, des plus authentiques d'aujourd'hui. A mesure de son développement, elle se dépouille et s'amplifie. Une lucidité extrême, privilège de peu de poètes, en suit le cours sans la diriger jamais. Peu à peu disparait de cette poésie tout ce qui était mémoire, apparence: ainsi s'efface cette fausse idée de la pureté que, au début, Jouve tendait à dresser entre l'homme et l'homme. Il ne reste, déjà dans *Symphonie à Dieu* mais surtout dans *Sueur de Sang*, que, devant la profondeur la plus sanglante de l'homme, la force de la vie et de la poésie, force qui est celle d'une destruction perpétuelle et gage d'une vie éternellement nouvelle.

Plaise à Dieu que ton cœur se guide dans l'orifice
Et que ta main soit dure à construire le péché
Et que tu te souviennes des fonds saigneux
Et que sans quitter jamais le sein ni les cheveux
Tu transmues par la mort la vie dans la vie.

Pierre AUDARD.

« COMME DEUX GOUTTES D'EAU », par *Paul Eluard* (Editions Surréalistes).

Rien de ce qu'écrit Paul Eluard ne saurait être indifférent. Cette poésie gratuite est riche pourtant de signification humaine, émouvante comme les chavirements de l'Amour. La diction d'Eluard lui appartient en propre, subtile, irradiée comme les ramifications nerveuses sur les planches anatomiques, et par moments d'une netteté de voix énonçant des vérités éternelles:

Je n'ai pas d'ombre à t'opposer
Sous ton masque de larmes
Tu n'es que plus visible
Sur leurs plages de perles
Tes yeux sont plus beaux

C'est cette clarté unique, cette précision même qui font accuser Eluard et les meilleurs d'entre les surréalistes d'obscurité. Leur fidélité à la vision qui est leur essentielle qualité suffit à les distinguer des enjoliveurs du poème littéraire. Le jour où le bouleversement des conditions sociales, le retour à l'ordre humain permettront à chacun de voir la réalité telle qu'elle est Eluard trouvera sa vraie place, paraitra lumineux jusqu'à l'évidence. Il faudrait être aveuglé par la mauvaise foi, accorder une importance excessive à des arguties dialectiques, pour ne point saisir ce qu'il y a de pathétique dans le message de ce poète:

Oui j'ai tout espéré
Et j'ai désespéré de tout
De la vie de l'amour de l'oubli du sommeil
Des forces des faiblesses
On ne me connait plus
Mon nom mon ombre sont des loups

Ainsi, délivré des marais subjectifs, Eluard que rien ne pouvait arracher à lui-même découvre dans la Révolution sa raison de vivre.

Léon-Gabriel GROS.

« POÈMES », par *Henri Baranger*. (Editions du Centaure)

La perversité de M. Baranger sent parfois le collégien et la carte érotique transparente. Ses récits de rêve (« Aux trousses d'un fantôme ») sont trop apprêtés pour paraître vrais. De façon générale il y a dans ce recueil de forme traditionnelle, moins de désir d'aventure spirituelle que de goût pour le baroque. Seule une réalisation, « *Le don parfait* », promet un poète. Peut-être M. Baranger est-il de ces jeunes hommes qui mettront fin au divorce de la poésie instinctive et de la littérature. Il possède d'incontestables moyens verbaux et il faut seulement lui souhaiter un peu moins de ce savoir-faire qui confine à la rouerie.

L. G. G.

« LES SIGNATURES NATURELLES », par *Raymond Datheil*. (Cahiers du Journal des Poètes).

Avec le corrézien, Raymond Datheil, la jeune poésie reprend contact avec la terre et les réalités instinctives. Ce retour à l'inspiration élémentaire donne à tout le volume une allure de spontanéité et de fraîcheur singulièrement précieuse en cette ère d'analyse forcenée. Cette poésie est exceptionnellement accessible, directe, et sans prétention à l'originalité formelle tant elle est sûre de son inspiration. « Fables modernes », écrit en sa préface Jean Cassou. Je n'aime pas ce pluriel du mot fable qui donne aux poèmes de Datheil un caractère anecdotique à quoi ils échappent le plus souvent. Il s'agit tout simplement de la vie magique de la Fable telle que la saisissaient dans les arbres et les pierres les bergers, créateurs des premiers mythes. Poèmes du temps où les plantes parlaient:

Un bouleau au milieu des chênes
A lancé bien haut son appel

Datheil s'exalte à contempler un point de l'horizon, une pierre, un feuillage. « Mon âme moulée sur toutes les formes d'ici.. » note-t-il, et cette âme il sait qu'elle parviendra à la purification en se pliant aux leçons du paysage:

... Ce pin, cette eau vive, ce roc
C'est le chemin des Pleïades

Datheil en sa naïveté retrouvée n'a que faire des démarches abstraites :

Je vous libère, mots de la connaissance

. . . .

Le miracle perpétuel de la terre vous nettoie à grands
Seaux de lumière
Vous êtes les compagnons des insectes.

Ainsi le Povérello d'Assise vouant au soleil l'humble cantique de la cigale. Ainsi Robert Burns parlant au rat des champs. Ainsi notre Mistral. Où Datheil se sépare de ces poètes généralement sains et optimistes c'est par une morbidité qui n'est point le fait d'une attitude mais d'un tempérament de cardiaque. Pour cet homme menacé par la mort la vision n'est qu'un oubli provisoire. Par elle il n'atteint jamais à l'optimisme, tout au plus à la résignation:

Je me détache des témoins de mon existence cette sérénité pathétique donne un climat particulier au « Poème à Guy Vautier » où à une vision cosmique du printemps s'allie le sens de la fuite des choses, où s'impose dominante la hantise de la mort. Du même ordre est le poème qui s'ouvre par:

O terre j'ai posé mon front sur ton herbe

Et alors se propose à Datheil, comme à tous les profonds amants de la nature, la solution panthéiste. La mort lui semble moins cruelle qui fera participer sa « rayonnante pourriture » au perpétuel renouveau de la terre.

« Les Signatures Naturelles », on le voit, relèvent de la grande tradition poétique et définissent en même temps avec beaucoup de netteté l'attitude de l'homme d'aujourd'hui devant la nature. Le poète n'y cherche plus les messages d'un Dieu que seule la vie intérieure peut atteindre et que le monde extérieur cache plus qu'il ne le révèle mais se situe simplement en tant qu'être pensant au sein de la création inconsciente. Il en dégage une leçon double, et pourtant unique, d'humilité et de grandeur. Il en tire d'abord et surtout cette satisfaction physique de retourner à la vie simple, de reprendre, loin des systèmes intellectuels, sa place animale.

D'un point de vue strictement littéraire il faut souligner l'originalité profonde de Raymond Datheil. A la plupart des poètes la nature n'est que prétexte à images, à ornements, la matière même de la poésie étant fournie par un drame humain. Chez Raymond Datheil au contraire la nature est tout à la fois thème et imagerie. Le fait est assez rare dans l'histoire de la poésie française pour valoir d'être signalé.

Léon Gabriel GROS.

« FONDS SECRETS », par *Gaston Derycke* (Stols-Bruxelles)

M. Derycke sait que la poésie écrite n'est qu'un compromis. Il rêve d'« une poésie qui agisse sur l'esprit à la manière d'un stupéfiant: « La poésie est l'art d'exciter l'âme » (Novalis). Ses poèmes sont d'un poète de bonne volonté, qui sait qu'il faudra aller « jusqu'aux frontières de l'amour infranchissable ». Ces quelques pages sont trop courtes pour que l'on puisse porter un jugement définitif sur leur auteur. Chant des terres ravagées, balbutiements des lèvres meurtries de l'amour. Elles prouvent, en attendant mieux, que M. Derycke a une intelligence très nette des nécessités actuelles de la poésie.

L. G. G.

LES LIVRES

LE PAYSAN DU DANUBE, par *Denis de Rougemont* (« Les Cahiers Romands », Payot et Cie).

« Métamorphose » et « paradoxe », tels sont peut-être les mots clefs de l'Europe sentimentale. Pourquoi faut-il que notre langue les traduise, en vertu d'une convention qu'il serait temps de reviser, par « démesure » et « confusion » ? Car il est trop certain que le mot démesure désigne dans l'esprit d'un bourgeois cartésien quelque chose dont il convient de se gausser sans examen. Mais une exacte traduction ne servirait au fond qu'à déplacer le prétexte d'un malentendu plus tenace. Lorsqu'on parle de paradoxe, Tartempion se souvient du café du Commerce, tandis que le premier des *Doktor phil.* venu évoque le concept d'ironie selon Jean-Paul, la dialectique selon Hegel, et peut-être la passion de Kierkegaard. Mais alors M. Truc parle des « brumes nordiques » !

J'ai cité Denis de Rougemont, et l'une des premières pages de ce livre, qui m'apparaît comme étrangement et délicieusement partagé entre la fine ironie et la vive tendresse... L'on ne parle point facilement de ces sortes d'ouvrages. Le mouvement

dont ils sont animés, et qui est d'un dynamisme très particulier, à la fois insensible et plein de volte-face, n'offre nul schème de tout repos, et le critique s'impatiente devant ces monuments de l'esprit de finesse, mais où la finesse, loin de se complaire en elle-même, épouse la vie comme le gant vêt la main. On a donc assez peu parlé, je crois, de ce *Paysan du Danube*, qui est comme un pendant du réalisme le plus subtil au surréaliste *Paysan de Paris*, d'auguste mémoire. C'est aussi que l'ouvrage a vu le jour en Suisse romande, à laquelle de Rougemont reconnaît appartenir par ce qui caractérise (à mes yeux) le meilleur de son talent: une certaine inquiétude, indéfinie mais non point indéfinissable, l'influence féconde de la culture germanique, une pensée qui naît et s'exerce au point de rencontre de l'intelligence et de l'existence, le recours, donc, à l'expérience vécue, et cette mobilité exquise du style (ceci n'est point spécifiquement romand) recouvrant un sérieux inné, une sorte d'*attente* inflexible de l'âme toujours en proie à quelque secrète Evidence.

Tout cela, ou à peu près, procède assez directement, je le répète, du sol romand, et jusque dans ce que ces qualités peuvent comporter de réticences, de pudeur scrupuleuse à l'excès de parti-pris et d'entêtement. Il faudrait se risquer un jour à définir ce singulier esprit romand, qui a couvé des générations de théologiens et de psychologues (ces derniers ont initié la France aux théories psychanalytiques), et un plus petit nombre d'artistes et d'écrivains presque toujours tentés de concilier en leur œuvre la culture latine et la culture germanique. Un tel effort de synthèse, à mon sens, doit porter ses fruits : le rapport de tension qui existe entre les deux cultures, quand il aura été reconnu et *admis* de part et d'autre — mais non point éliminé ni même exhaussé, — créera peut-être un nouveau style européen, une nouvelle harmonique.

J'en trouve le prélude, ou du moins l'esquisse, comme se dégageant du jeu des antagonismes, dans maintes pages du *Paysan du Danube*. « Le monde latin connaît un tragique aux arêtes de pierre taillée: conflits d'actes, de faits ou de droits; l'Europe centrale de ces choses « déchirantes » et sans nom, qui font dans l'âme un bruit de vent mortel et caressant; une qualité métaphysique et passionnée de l'« impossible », — qui dans ce sens, vraiment, n'est pas un mot français... En ceci, le monde de l'Europe centrale est plus chrétien que le monde latin — si l'on considère ses manières de sentir et de penser; — il est essentiellement antithétique, déchiré (« déchirant ») et fondé sur cette vision de la réalité humaine: la vie est manque et compensation de ce manque; contradictions et dépassement de ces contradictions. Le monde latin, en tant que latin, étant un

monde de l'unité (en vérité de l'unification à tout prix) est un monde « sécularisé » jusque dans ses modes les plus intimes de souffrir. Car il n'accepte pas la souffrance comme une condition de la conscience du réel, mais la repousse comme le signe d'un manque à la loi. » Généralisations, il est vrai, et sans doute un peu grosses. Un Goethe, qui refuse obstinément toute délectation dans la souffrance, tout dépaysement de la nature humaine, n'est certainement pas aussi anti-allemand que de Rougemont veut bien le dire. Assez curieusement, du reste, l'auteur, dans le fragment de son ouvrage qui se trouve être daté 1932, opte pour cette notion du tragique qui fait de la condition humaine le foyer, le nœud d'un conflit « déchirant », métaphysique, entre la créature et son Dieu (d'où le « paradoxe humain »), alors que d'autres fragments, plus anciens, nous apparaissent tout imprégnés de philosophie goethéenne. « Car enfin, qu'est-ce que l'homme ? qu'est-ce que ce paradoxal mélange de chair et d'âme? — Paracelse et Swedenborg s'accorderaient, je le crois, pour répondre. L'homme est un point de vue central et médiateur entre les corps et les esprits. C'est en cela seulement que réside son originalité dans l'univers, son irremplaçable et divine originalité ». De Goethe à Kierkegaard... Mais le sens de cette évolution n'accuse point encore ici tout le relief désirable: il faut attendre de Rougemont à son prochain ouvrage, et consentir à retarder quelque peu, en lisant *Le Paysan du Danube*, sur le sentiment personnel de l'auteur à l'égard d'une œuvre de jeunesse.

Le Paysan du Danube, c'est « l'Europe du sentiment, c'est notre Europe des adieux. » Des adieux? Peut-être... mais du moins de Rougemont en aura-t-il fixé quelques aspects avec un tact inégalable, et ce don de poésie qui, loin d'être une poétisation romantique du monde, un subjectivisme exacerbé, est un pouvoir d'éprouver la présence radieuse et ténébreuse des êtres et des choses.

« Je vins à Vienne pour fuir l'Amérique ». De Vienne, où l'évocation de Gérard de Nerval, par une sorte de rétrospective qui débouche dans l'actuel, et tout un jeu étincelant d'anachronismes, prend la température des sentiments mineurs : regrets, allusions, mélancolies et regards, et demi-naufrages du cœur dans l'ivresse appesantie de ce qui fuit, — de Vienne, *Le Paysan du Danube* nous entraîne en Hongrie, à la recherche de « l'objet inconnu », qui n'est autre, je pense, que l'identité profonde de l'auteur, véritable *sujet* de ce livre. Mais ce ne sont point là de ces choses dont il faille que le critique, voyageur pressé, s'empare... D'autant plus que « la lenteur des choses », à travers le souvenir de Hölderlin et sous le couvert d'un « petit

journal de Souabe », nous convie aux explorations les plus frémissantes dans la vive végétation du dehors et celle, non moins tumultueuse, des sentiments et de l'esprit. Explorations sans fébrilité indiscrète, sans tout ce verbalisme irrespectueux dont s'entichent nos esthètes. « Vraiment la rapidité ne saurait être le fait d'un esprit *incarné*, mais seulement de son imagination pervertie. Les effets de vitesse sont du domaine de la matière abandonnée à sa manie de tomber. Dès que l'esprit entre dans le jeu, il provoque des lenteurs et des retards d'où naissent le désir et la conscience. » Et puis, l'auteur a raison : l'intelligence, la vraie, la créatrice, est sentimentale. C'est axiomatique, et n'entend pas être démontré.

Je quitte à regret *Le Paysan du Danube*. Il me reste à peine le loisir d'un crochet jusqu'à ces « Châteaux en Prusse », par où nous rejoignons quelques-uns des problèmes essentiels de l'heure présente. Ces pages sont à rapprocher de certaines vues de Keyserling. Au lecteur de le vérifier. «Le Balcon sur l'eau», qui clôt cet ouvrage, est un « moment » lyrique, est image et symbole, et point d'orgue dont la vibration se répercute sur toute l'étendue d'une eau « étrangement vivante... » Ce livre, à vrai dire, ne semble pas comporter de fin : celle-ci est comme indéfiniment suspendue, liée au devenir, à la présence clapotante, à « l'odeur de l'eau ». Louons Denis de Rougemont de n'être point de ceux qui, à la suite d'un Jacques Rivière, refusent l'ombre, de n'être point non plus de ceux qui s'y vautrent. « Malheur à celui qui ne cherche pas. Malheur à celui qui ne trouve pas. Malheur à celui qui se complaît dans ce qu'il trouve ».

Gilbert TROLLIET.

ABSENCE, par *Marc Chadourne* (Plon).

M. Marc Chadourne nous rapporte du Mexique un roman, non un reportage. Je préfère. La complaisance que mettent certains écrivains voyageurs à se contenter de livres de voyages m'effraie. Non que cela me fasse douter de leur puissance créatrice, mais le fait de publier des souvenirs de voyage me parait un signe de paresse. Pour un véritable écrivain, en effet, les voyages, de même que toutes les autres expériences de la vie, ne sont que des éléments bruts dans lesquels l'art choisira ses éléments. Il en va différemment pour un journaliste qui accomplit professionnellement une enquête, un reportage, et pour le romancier auquel le voyage est un divertissement, une incitation au rêve, un aiguillon pour l'imagination. Autant le journaliste doit être objectif, c'est-à-dire fidèle aux faits, à la réalité absolue

et nue, autant le romancier se doit à lui-même d'élaborer cette matière brute en une œuvre essentiellement subjective. C'est ce que M. Marc Chadourne vient de faire dans *Absence* avec une force et une intensité qui témoignent une fois de plus de la maîtrise de ce jeune écrivain.

Des livres comme *Vasco* et comme *Cécile de la Folie* nous avaient permis d'admirer chez Marc Chadourne un très beau talent de romancier et j'avais regretté — puis-je l'avouer? — que ses deux derniers livres eussent été des reportages sur la Chine et la Russie. Tout en goûtant beaucoup ces deux livres, je ne pouvais m'empêcher d'attendre avec quelque impatience le jour où le romancier de *Vasco* nous redonnerait un grand roman. Je reconnais, certes, qu'il nous dit des choses très neuves et très belles sur la Chine, qu'il a jugé l'U. R. S. S. « sans passion », avec autant de clairvoyance que d'impartialité, et que parmi les ouvrages d'information ceux-ci sont incontestablement les meilleurs, par la qualité et la sûreté de leurs renseignements, par leur écriture, par l'art avec lequel ils sont composés. Quand j'ai appris que Marc Chadourne était au Mexique, j'ai été certain qu'il nous dirait sur ce pays mystérieux et magnifique des choses très importantes. Et je ne suis pas déçu, car tout en nous livrant un Mexique coloré, savoureux, plein de pulpe et d'odeurs, riche d'expériences profondes, de cheminements sur les routes du passé et de claires lumières sur le présent, Marc Chadourne a écrit un roman que je tiens pour une de ses œuvres les plus belles et les plus significatives.

Car nous l'y retrouvons lui-même, cédant parfois à ce besoin de confessions et de confidence qui prêtait à *Vasco* et à *Cécile de la Folie* une âpreté brûlante et douloureuse. Nous nous irritons dans son *Chine* et son *U.R.S.S. sans passion*, de voir par ses yeux et de ne pas le voir lui-même. Il nous montrait des objets, mais lui-même se dérobait. Et voici qu'aujourd'hui, dans *Absence*, le talent et la personnalité de l'écrivain s'harmonisent pour composer un livre éblouissant qui rejoint Proust dans ses analyses subtiles sur les nuances imprécises de la jalousie, de l'oublie, du détachement, et qui d'autre part nous révèle le vêtement bariolé de l'âme du Mexique d'une façon aussi vigoureuse que D. H. Lawrence l'a fait avec son *Serpent à Plumes*.

Dans *Absence* nous ne voyons pas seulement l'aventure du voyage, mais aussi l'aventure du voyageur. Ou, pour mieux dire, l'expérience du voyage s'enveloppe de l'expérience du départ et de l'expérience du retour. Le Mexique est un épisode, l'événement nécessaire pour donner à l'étude psychologique toute son étendue et toute sa portée, et pour souligner que c'est celle-ci qui importe le plus dans le livre.

Un aveu de l'auteur le confesse dans la dédicace, où Marc Chadourne écrit : « Je ne me doutais pas alors qu'*Absence*, ce roman conçu et par avance situé sur les bords du Yang Tsé, trouverait sur la terre de l'Aigle et du Serpent le cadre, l'atmosphère, le climat les plus adéquats à l'aventure de son héros ; aux thèmes de nos fictions comme aux évènements de notre vie, il est, vous le savez mieux que quiconque, des lieux prédestinés. Mexico en sa violence m'a imposé ce sentiment de finalité et par là, obligé à reprendre mon livre au risque de fournir aux inévitables amateurs de clefs un prétexte à chercher sous les traits et couleurs empruntés de ci de là aux réalités du pays que je parcourais d'illusoires correspondances ».

Mais entre le romancier et le pays s'est établi une communion tellement intime, tellement absolue que l'histoire de Juste et les paysages méxicains sont devenus inséparables ; et ils auraient été tout aussi inséparables si, conformément au premier projet de l'auteur, le livre s'était passé en Chine au lieu de se situer à Mexico. Les vérités qu'il apporte sont, d'ailleurs, d'un ordre universel et éternel. Il s'agit avant tout de nous montrer combien la fantaisie d'un esprit toujours attiré par des expériences neuves — d'êtres, de pays — et la tendresse d'un cœur aimant s'accordent difficilement. Il faut toujours choisir dans la vie, et le choix le plus décisif est celui qui déterminera notre part, celle du sédentaire, celle du vagabond. Vouloir posséder les avantages de deux formes d'existences opposées serait demander à la destinée des bonheurs inconciliables. La part que nous avons choisie ne nous empêche pas, parfois, d'éprouver la nostalgie, le regret de celle à laquelle nous avons renoncé, mais elle est *notre* part, en définitive, celle que notre volonté ou le hasard nous a distribuée et qu'il nous appartient seulement, une fois élue, de réaliser le mieux possible. Juste Haudouard aurait il dû refuser ce voyage méxicain pour ne pas courir le risque de perdre l'amour d'Anne Langle ? Ou plutôt n'aurait-il pas dû se rappeler que sa destinée de nomade lui défendait de s'attacher trop aux choses stables, aux sentiments éternels, aux liens qui nouent pour la vie ?

Ce n'est pas répéter un lieu commun que de dire que l'absence est le plus grand des maux : il est, en réalité, celui qui soumet aux plus violents réactifs tous les sentiments humains. Tout homme prudent évitera d'aventurer son bonheur dans cette redoutable épreuve, sachant qu'il existe au sein même de l'amour ces forces qui défont, impatientes d'user leurs acides malfaisants, sitôt que l'éloignement a neutralisé les vertus de la cristallisation.

Le défaut de Juste Haudouard est de n'avoir pas eu le cou-

rage d'opter. M. Marc Chadourne a magistralement analysé ses hésitations, ses abandons, ses reprises. Il nous a montré ce personnage quittant à regret Paris et la femme qu'il aime, dévoré de jalousie, longtemps fidèle à son amour, avec une constance qui aurait mérité une meilleure récompense que celle qu'il trouvera à son retour. Ce Juste, assez faible, par ailleurs, — car n'est-ce pas faiblesse que de vouloir à tout prix garder quelque chose dans la vie ? — trouve une force étonnante pour résister au charme de Lupé, la femme qui incarne toute la magie violente et mystérieusement attirante du Mexique, soutenu qu'il est par le souvenir de l'amie qu'il a laissée à Paris. Son attachement, sa fidélité puisent leur force dans un sentiment dont M. Chadourne a très bien déterminé la complexité, et démonté avec un art parfait les mécanismes entrecroisés. La jalousie apporte un renfort nouveau à l'amour, elle est, inconsciemment, une cause de fidélité. Jamais Juste n'aurait tant de scrupules à tromper Anne s'il n'éprouvait tant d'horreur à la pensée qu'Anne pourrait le tromper. Dirons-nous que son amour est, peut-être, basé sur la jalousie? Ce serait exagérer, sans doute, mais il est certain qu'une sorte de crainte superstitieuse le retient, la peur que son infidélité n'entraine par quelque secrète réaction, son infidélité à elle.

Mais quel courage et quel aveuglement dans cette fidélité! S'il est vrai que seule une figure de femme peut donner tout son sens et toute sa valeur à un paysage exotique — pourvu que la beauté et l'esprit de cette femme y soient accordés — Lupé était, naturellement, la seule femme qui pût révéler à Juste l'âme profonde du Mexique. Par son caractère, par sa couleur, elle symbolise les violences de ce sol et de ce climat, les splendeurs tumultueuses d'une terre où les volcans, les pyramides aztèques, les fruits trop parfumés, les fleurs trop capiteuses, le soleil trop ardent entretiennent un paroxysme de vie qui ne supporte guère nos mesures et nos modérations. En quelques tableaux, Marc Chadourne a dessiné le véritable Mexique, celui des civilisations ensevelies, celui de l'invasion espagnole, celui des révolutions modernes, où il faut vivre dangereusement rapidement, intensément. Telle est la loi de ce pays ! J'admire cette fresque âpre et rugueuse qu'il a donnée comme fond à l'aventure de son héros. J'aime ce Mexique qu'il a synthétisé avec une fougue dont certaines pages arrachées à un carnet de notes gardent le brûlant éclat : « Un mystère éclatant pèse sur cette ville. Dès l'arrivée elle communique avec la netteté des sensations physiques, sa nervosité, l'électricité de son ciel brillant et déchiré, une sorte d'angoisse aussi, tension de l'altitude, peut être. Appel dans le vide, cri suspendu... »

Tout le livre est écrit avec cette ardeur intense et nue, toute en lumière. Sous l'éblouissante implacabilité du soleil méxicain, les reliefs se fondent ou se dérobent. Mais les sentiments réfugiés dans leur ténèbre fraîche conservent leurs clairs-obscurs que l'analyse maintient tout en nuances et en sfumature. L'art avec lequel Marc Chadourne a associé ces violentes images d'Amérique avec les ondes sinueuses des passions, la cadence sèche des radios qui bercent le destin d'Anne et de Juste, ce reflux amoureux qui tantôt porte Juste vers Lupé et tantôt l'éloigne d'elle pour le rendre à Anne, composent une sorte d'architecture symphonique qui est d'une singulière beauté. Grâce à elle, ce livre qui va très loin dans la connaissance du cœur humain, et qui est par ailleurs d'une richesse visuelle si prodigieuse, construit ses variations subtiles sur l'absence. Tout au début du livre, Juste dit avec quelque confiance hautaine: « On ne perd que ce qui ne vaut pas d'être gardé » ; n'est-ce pas le pire effet de l'absence que de confirmer cette tragique vérité?

Marcel BRION.

L'ITINÉRAIRE ESPAGNOL, par *A. T'Serstevens* (Plon).

J'ai toujours professé à l'égard des relations de voyage un sentiment fait tout ensemble de curiosité et de méfiance. Il arrive en effet, trop souvent que le touriste en mal de littérature, s'il consigne au jour le jour ses impressions, ne nous rapporte qu'une anecdote, une esquisse, fruits trop hâtifs d'une improvisation soumise toujours à ses propres caprices et à sa propre humeur. Si cela ne laisse point d'offrir quelque intérêt pittoresque, on ne saurait tout de même s'en contenter: nos exigences vont plus loin; nous voulons pénétrer plus avant dans le cœur d'un paysage d'avance enrichi par notre imagination et nous sommes prêts à flairer l'incompréhension et la facilité si telle description nous déçoit.

Le livre que M. A. T'Serstevens publie au terme d'une randonnée en Espagne, et plus particulièrement en Andalousie, n'échappe point à ces réserves. Elles ne sont point la seule conséquence d'une hâte trop vive ou parfois d'une vision un peu superficielle — ce serait, à la rigueur, fort compréhensible —, elles mettent plutôt en relief le défaut, le vice originel de ces sortes d'ouvrages, vice et défaut trop fréquents chez les écrivains français en voyage pour n'être point le symptôme d'une plus grave et plus profonde déformation intérieure.

Les douaniers étrangers, au lieu de confisquer les cigarettes, devraient plutôt mettre la main sur un bagage plus dangereux : les tragédies de Racine, le *Discours sur la Méthode*, *Candide*,

sans le constant secours desquels un Français ne saurait s'expatrier. Quand il s'agit pour lui de franchir la frontière espagnole, le bagage se complique: au lieu de guides objectifs et notoirement impersonnels (ceux-là même dont abusent les anglo-saxons en déplacement), notre compatriote n'hésite pas une minute à mobiliser Théophile Gautier ou Maurice Barrès, — ce qui est évidemment plus grave: à l'indispensable « culture classique » dont il subit malgré lui la tyrannie séculaire il ajoute maintenant les poncifs démodés que sa phobie de l'aventure personnelle, inséparable de ses qualités bien françaises, lui propose en exemple et sur lesquels une paresse également bien française le condamne à calquer ses émotions. Joignez à cela quelques « idées générales » solidement ancrées dans un esprit déjà saturé de préjugés et de conventions, — et vous obtiendrez le type courant du Français en voyage, type évidemment assez sympathique dans ses propres frontières mais immédiatement et absolument odieux et grotesque dès qu'il les franchit.

On a trop dit et répété à ce Français-là que son propre pays était le plus beau, le plus complet, la synthèse vivante et mesurée de tous les autres pays du monde pour qu'il ne sourit point d'un petit air supérieur et sceptique devant n'importe quel paysage étranger. « Il y a mieux chez moi », pense-t-il. Et il ne regarde que d'un œil, se privant ainsi volontairement de toutes les découvertes que le dépaysement doit susciter. C'est que le Français ne veut point se laisser dépayser. Il est et demeure toujours français où qu'il aille. Mais au lieu de réagir positivement, il compare, soupèse. Il ne songe pas un seul instant que sa monnaie ne possède plus, ailleurs que chez lui, qu'une valeur relative.

Ces considérations ne sont point tellement étrangères au livre de M. A. T'Stertevens. Ce dernier, aussi consciencieux, aussi objectif qu'il veuille le paraître, ne renonce point, dans un pays où toutes nos conceptions d'ordre, de clarté et de mesure sont radicalement bouleversées, à juger, à ironiser. C'est rarement qu'il s'abandonne à l'emprise d'un climat qui souvent le dépasse. C'est encore plus rarement qu'il brûle des feux de l'enthousiasme, vertu essentielle du paysage espagnol. Au lieu d'une description en profondeur, c'est une perspective tout extérieure qu'il nous donne. Il recherche plutôt l'anecdote et le détail, au détriment du caractère et de l'esprit.

Je sais bien que l'Espagne est peut-être une terre fermée, muette, chargée de secrets et de mystères. Un Greco, un Philippe II, un Cervantès, une Sainte-Thérèse n'ont pas impunément illustré le destin de la péninsule. C'est Jacques de Lacretelle, je crois, qui a écrit que le Greco était « le peintre des

états seconds ». Or l'Espagne entière pourrait bien être le pays des états seconds. Jeter sur lui un regard amusé par le seul pittoresque extérieur, il y a lieu de crier au sacrilège!

Ce sacrilège, M. A. T'Stertevens le commet de gaîté de cœur semble-t-il, lorsque, passant par Tolède, il a l'effronterie d'écrire que le « pittoresque » des rues tolédanes est dû simplement « à la fantaisie du terrain et à la saleté. » Il est vrai que, deux pages plus loin, et parlant cette fois-ci du Greco, M. T'Stertevens ne manque pas de s'écrier: « Que voilà bien de la peinture pour écrivains de 1900, pour critiques en mal de découvertes et pour peintres que le cerveau travaille plus que la vision ! C'est peint évidemment, c'est admirablement peint, qui en doute? Mais que de froideur, que d'artifices, que de parti pris, que de monotonie dans le parti pris! Rien d'étonnant à ce que Barrès-le-Cérébral, qui n'eut jamais aucun contact avec la vie, même comme homme politique, se soit entiché de cet illusionniste. » Pressé par le temps, M. A. T'Stertevens a sans doute négligé de visiter l'église de San Vicente où il aurait pu mesurer l'énormité sinistre de ses blasphèmes devant l'*Assomption de la Sainte Vierge*...

Pour ne point paraître à mon tour suspect de parti pris, je ne veux point conclure sans déclarer que cet *Itinéraire Espagnol*, ni meilleur ni pire que les autres, est d'une lecture agréable et facile. Certes on y rencontre des phrases comme celles-ci: « La naissance du jour est une symphonie qui me recouvre comme une coupole ». Est-ce assez 1900! Mais n'importe... Le livre n'est point tout entier écrit de cette façon et c'est tant mieux car, autrement, il serait illisible. Il faut tout simplement le prendre et le juger pour ce qu'il prétend être: un carnet de route qui a les qualités et surtout les défauts de tous les carnets de route et qui est, par conséquent, suffisamment superficiel pour qu'on ne le prenne point trop au sérieux.

Louis EMIÉ.

FRANÇOIS MAURIAC ET LE PROBLÈME DU ROMANCIER CATHOLIQUE, par *Charles Du Bos* (Corréa)

Existe-t-il un problème du romancier catholique? Et, dans ce cas, pourquoi n'y aurait-il pas aussi un problème du romancier protestant, du romancier israëlite, du romancier musulman, que sais-je encore, enfin du romancier athée? Et y a-t-il même un problème du romancier? La création artistique ne se présente presque jamais à son auteur sous l'aspect d'une équation dont il convient de résoudre les termes, un roman réussi n'est pas une démonstration menée à bon port ou, si l'on préfère, ce ne sont

pas les romans qui ont un caractère démonstratif qui sont forcément les meilleurs: L'art, on l'a déjà dit, suppose une grande part de gratuité Dans la naissance d'une œuvre d'art il entre quelque chose de plus mystérieux et de plus grand que le désir de mettre au net des problèmes, dont le lecteur découvre bien souvent la présence à l'insu de l'auteur. Mais peut-être, après tout, y a-t-il effectivement un problème, non pas du romancier catholique, mais pour le romancier catholique.

Le danger, l'erreur fondamentale d'un livre comme celui de M. Charles Du Bos, comme, du reste, de tous les ouvrages de cette sorte, c'est qu'il réclame, avant même qu'il soit pris connaissance des vues qui s'y trouvent développées, une adhésion sans réserves à ces vues. Ce livre s'il a l'approbation enthousiaste du croyant, ne vaut rien pour l'agnostique, car il faudrait que celui-ci admette précisément ce dont il lui est impossible de convenir, à savoir que le catholique détient seul la vérité et que le romancier catholique est par conséquent le seul à pouvoir exprimer cette vérité. Deux intolérances — car il ne peut-être question de faire céder l'une ou l'autre sur ce qui constitue justement l'essentiel de ce qui les divise — sont ici appelées à se heurter et à s'opposer à tout moment. Une étude comme celle-ci s'adresse aux catholiques (elle a d'ailleurs été composée pour un auditoire d'étudiants catholiques de Suisse et d'Allemagne) et ne s'adresse qu'à eux, toutes les perspectives, qui sont faussées, étant alors d'avance reconnues justes et véritables par le lecteur.

On doit avoir la plus grande admiration pour M. Charles Du Bos qui est sans aucun doute l'un des deux ou trois plus grands esprits critiques de ce temps et qui nous a donné des témoignages inoubliables de la profondeur de ses vues. Mais il est bien permis de se demander si son retour à une foi momentanément délaissée, sa re-conversion, si elle a exalté l'homme intérieur, n'a pas rétréci l'horizon du critique. Parce qu'il est redevenu catholique, voici M. Charles Du Bos amené à envisager toutes choses d'un seul point de vue et à faire de toutes les questions un débat purement personnel, émouvant peut-être pour celui qui en est le centre, mais qui, il faut bien le dire, ne peut nous intéresser tous au même degré et qui, trop souvent aussi, peut susciter une réputation trop aisé. Que cet esprit n'ait rien perdu de sa profondeur, le présent ouvrage, où, en dehors du problème qui l'a inspiré, il est dit tant de choses d'une perspicacité si aiguë sur la maitrise incomparable que François Mauriac possède en tant que romancier nous le prouverait — mais ce ne devient de plus en plus qu'une profondeur à une seule direction — et une direction que nous ne sommes pas tous dis-

posés à suivre, en dépit de l'insistance que sait apporter l'auteur à vouloir nous y entrainer.

Ceci dit, on ne fera aucune difficulté pour accorder à M. Charles Du Bos que François Mauriac est effectivement un romancier catholique et que son œuvre, non seulement eût été différente (ce qui est l'évidence même), mais encore eût été amputée d'une partie de ses résonances les plus émouvantes et, pour tout dire, d'une partie de sa beauté et de sa grandeur, si elle n'avait pas été à ce point marquée par une foi religieuse, encore que cette foi prenne parfois des détours inattendus qui feront peut-être naître, de la part de futurs commentateurs de cet écrivain, des gloses aussi contradictoires que celles qu'a engendrées l'œuvre de Dostoïewski.

Georges PETIT.

GÉRONTE AUX ASSISES, récit par *René-Louis Doyon* (La Connaissance).

En un récit acéré et amer, Doyon burine les souvenirs amoureux de son héros et fait le procès, moins des hommes et des femmes, que de leur mutuelle incompréhension et de la destinée des mortels. La tristesse de l'âme sans Dieu, dirait Mauriac. Une inquiétude qui ne veut pas être apaisée. Arnould est compliqué, ardent, nuancé, contracté, égoïste et généreux à la fois, intellectuel et passionné. Ses élans se heurtent, tantôt à sa propre lassitude, tantôt à l'insuffisance, à la dureté, au caprice ou à l'indifférence d'autrui. Il aime Dettie, qui divorce pour lui, l'épouse, puis qui, ayant à se plaindre de lui, se venge en faisant valoir une hypothèque morale et sociale dont il ne peut se libérer et qui handicape toute sa vie sentimentale. Tandis qu'elle se consacre à une platonique passion pour un vieillard génial et distrait qui plane au-dessus des êtres, Arnould cherche en vain le bonheur en des débauches rapides ou en des ébauches d'amour. D'émouvantes figures s'offrent et se retirent, présentant les apparences les plus opposées de la féminité et l'énigme essentielle du sexe. Il analyse avec une âpre lucidité son caractère et sa conduite, se découvre aussi bien incapable de subir une discipline, d'entrer dans un monde que de bousculer son destin. S'il assigne au tribunal de son jugement le grand vieillard, « hors de la lutte commune, la femme sensuelle », « la femme qui veut encore et toujours dans nos sociétés s'appuyer sur l'homme avec des risques et des servitudes de moins en moins pesants », et la femme « surhumaine, héroïque, obstinée, donc implacable », c'est moins en accusateur qu'en témoin sans parti pris, mais non sans passion. Et s'il trouve un coupable dans cette histoire « ce serait peut-être cet accusa-

teur lui-même, pour le crime (si c'en est un et toujours surabondamment châtié) d'être un homme inquiet, d'errer et d'aimer éperdûment ».

Emile DERMENGHEN.

LA VIE DES CRAPAUDS, par *Jean Rostand* (Stock)

Les crapauds sont gent sympathique. Ils sont flasques, gluants, informes, apparemment insensibles, frères déshérités et nostalgiques de la grenouille leste et svelte; ils trainent après eux comme un relent de vieilles pierres humides et d'urine et on les imagine volontiers porteurs de maléfices et dégorgeant leur immonde venin. M. Jean Rostand sourirait à me lire: car me voici sentimental à la manière de Victor Hugo, ou... de son père. Mais comment puis-je avoir du crapaud une connaissance scientifique? Il n'est pas jusqu'à son appellation savante qui n'éveille en moi je ne sais quelle tendresse avortée. *Bufo vulgaris*, encore nommé *spinosas* ou *gargarizaus* — pauvre crapaud! On a envie de le faire souffrir, et les savants, après les paysans ne s'en privent pas. D'une ténacité surnaturelle dans l'étreinte amoureuse, il faut, parait-il, lui carboniser les deux cuisses pour qu'il lâche, épuisé, le corps impénétrable de la crapaude. A toi jusqu'à la mort! Le crapaud est un martyr méconnu de l'élan vital.

M. Jean Rostand a écrit sur les mœurs des crapauds un ouvrage clair, bien documenté, objectif, qui se lit avec intérêt et reconnaissance. Peut-on lui en vouloir de détruire quelques superstitions absurdes, alors qu'il reste tant de merveilleux dans les faits les plus naturels qu'il relate sereinement! Le crapaud pacifique et patient, ami de l'*homo ruricola*, a des secrets non plus épouvantables, mais aussi mystérieux. Cette vie d'anachorète vorace, cet irrésistible appel de l'eau à la saison des amours, cet acharnement sauvage dans la procréation, ce mépris apparent des lacérations les plus cruelles, cette somnolence impassible qui peut se prolonger des années sous les conditions les plus étrangères aux échanges normaux de la vie, ce venin lui-même enfin, poison dans le sang aux propriétés mal connues: tout cela constitue autant de domaines que M. Jean Rostand explore avec une science avertie et minutieuse — encore qu'il laisse parfois notre curiosité insatisfaite.

Henri FLUCHÈRE.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION RUSSE, par *Léon Trotsky* Tome I (Rieder).

Parmi les chefs de la Révolution russe — Lénine disparu — Trostky n'est certes pas le seul qui ait de l'intelligence, du

courage et du caractère, mais je crois bien qu'il est le seul qui ait du génie. L'accuser, comme on l'a fait tour à tour, d'être un doctrinaire insensé, un sectaire, un aventurier, un romantique, c'est le considérer d'une façon extrêmement superficielle, purement pittoresque — journalistique, pour ainsi dire. C'est ne voir que les étincelles de ce feu qui est en lui, sans tenir compte de la force vivante, de la fermeté, de la clarté admirable du foyer. A lui reprocher la richesse de sa personnalité — pour les primaires et les médiocres, il ne peut être qu'un aventurier dangereux à cause de son intelligence et de ses fulgurations ; tandis qu'à cause de son impitoyable et tenace lucidité il ne peut être qu'un doctrinaire pour les amateurs à courte vue — à lui faire griefs de ses dons sans en sentir la formidable cohésion, on ne prouve que sa propre impuissance. En lui, la science et la théorie n'ont pas stérilisé les sources jaillissantes de l'homme, elles en éclairent et en dirigent l'élan

Ce double aspect, cette force incandescente de la personnalité de Trotsky se retrouvent dès le premier tome, dans son *Histoire de la Révolution russe*, qui promet d'être un document d'une importance et d'un attrait considérables. Le risque dans un tel ouvrage est, ou de se borner à une peinture animée, ornée au besoin de quelques commentaires, mais sans lien profond, sans fil d'Ariane vraiment aigu et puissant ; ou d'en faire une lourde interprétation des événements. Trotsky fait une synthèse magistrale. Sa description des gens — voir notamment le chapitre consacré au Tzar et à la Tzarine qui est d'une objectivité prodigieusement vivante — et son compte rendu des faits, sont à la fois ramassés et palpitants de réalisme ; et en même temps, la netteté inébranlable de ses idées, sa compréhension géniale, je le répète, du marxisme, projettent sur l'histoire par instants si confuse du grand bouleversement russe, une clarté prodigieuse. Les chapitres où il nous montre comment les particularités de développement de la Russie — illustrant sa théorie de la Révolution permanente — expliquent que le bolchevisme se soit implanté, avant tout autre, dans un pays économiquement et politiquement arriéré ; ceux où il dégage le rôle essentiel des masses dans la révolution, et dès le début, le rôle des éléments bolcheviks et bolchevisants dans les masses; les pages où il explique le dynamisme de ce qu'il nomme le double pouvoir dans les processus révolutionnaires ; les analogies qu'il souligne d'une façon brillante et convaincante entre les révolutions anglaise, au XVII^e^ siècle, française au XVIII^e^, allemande, au XIX^e^ siècle... tout cela est plus que remarquable : exemplaire.

En effet, en dehors de l'intérêt qui s'attache à son sujet, l'œuvre de Trotsky, pour les jeunes hommes d'Occident qui

sont avides de comprendre et d'agir, contient, dans un raccourci vigoureux, des leçons saisissantes — capitales.

Jean GUYON-CESBRON.

CHANGAÏ ET LE DESTIN DE LA CHINE (Corréa) et LE JAPON ET SON EMPIRE (Grasset), par *Andrée Viollis.*

La lutte qui met actuellement aux prises les deux grandes nations de l'Extrême-Orient ne semble pas beaucoup préoccuper les consciences françaises qui ne se rendent pas compte qu'il ne s'agit pas là d'un incident purement local ainsi que tendent à le faire croire la plupart des journaux, mais d'un drame qui, tôt ou tard, aura sa répercussion en Europe. Si, comme il est, hélas, permis de le craindre, le Japon arrive à ses fins, lesquelles sont proprement l'asservissement à son profit de la Chine, l'Europe, ce petit cap de l'Asie, comme l'a définie de façon si saisissante M. Caillaux (je crois), ne tardera pas à mesurer les conséquences de son indifférence ou, pis encore, de sa lâcheté, et à s'en repentir. Car il entre beaucoup de lâcheté dans l'attitude des grandes puissances européennes en face d'une entreprise dont les mobiles sont si peu déguisés que nous n'avons même pas l'excuse de pécher par ignorance. Mais, n'est-ce pas, il ne faut pas mécontenter le Japon, cette nation qui, en Asie, représente si brillamment la civilisation et qui constitue pour nos usines de matériel de guerre une excellente cliente dont les commandes permettent à une des branches les plus dignes d'intérêt de notre industrie de ne pas trop avoir à pâtir des mesures d'armement limité, qui, tout de même, pourraient bien, un jour ou l'autre, être prises par la S. D. N.

Mais le Japon n'est que superficiellement une nation civilisée; ou encore, elle n'a pris à la civilisation que tout ce que celle-ci peut avoir de mauvais et de néfaste. Au fond, comme le démontre Mme Andrée Viollis, ce peuple, sous ses apparences, est resté profondément barbare, a conservé un esprit de caste identique à l'esprit de caste qu'il y avait, avant 1914, en Allemagne, la caste militaire ayant manifestement le pas et la prépondérance sur toutes les autres. Et derrière cette unité qu'il semble avoir, ce pays, où les survivances d'un esprit médiéval côtoient les témoignages d'une civilisation acquise trop rapidement et sans discernement, est divisé anxieux, peu sûr. L'assassinat politique y est fréquent, on le sait, et il reste souvent impuni. Heureux encore quand il n'est pas honoré à l'égal d'un acte de haut courage! D'autre part, ses 80 millions d'hommes craquant à l'étroit sur une terre souvent infertile et où la condition des ouvriers et des paysans est lamentable, le Japon a

naturellement tourné les yeux vers sa voisine de l'Ouest dont il a souligné l'aspect anarchique, le danger que, de ce fait, elle représentait pour la paix du monde et c'est ainsi que sous des prétextes qui ne font, du reste, plus illusion à personne, elle prend chaque jour un nouveau lambeau de cette malheureuse Chine, objet de toutes les convoitises.

Et cette Chine, qu'est-elle au juste? Est-elle vraiment cette nation arriérée, barbare, qu'il convient d'éduquer, c'est-à-dire de s'approprier? Ici encore, il faut suivre Mme Andrée Viollis et se fier à elle quand elle nous montre qu'au fond la Chine est bien plus civilisée que le Japon; mais cette civilisation ne s'exprime pas par la posssesion d'une armée nombreuse, d'un matériel de guerre impressionnant, par des visées impérialistes. Depuis certaines histoires de Boxers, on a fait aux Chinois une réputation de cruauté, encore accrue par des récits assez fantaisistes comme ceux d'Octave Mirbeau (*Le Jardin des Supplices*). Mon Dieu, il faut se dire que les Chinois, depuis quarante ou cinquante ans, ne cessent de lutter pour le maintien d'une intégrité territoriale attaquée de toutes parts et qu'ils ont quelques raisons d'avoir des sursauts de colère qui peuvent les amener à commettre des actes de cruauté dont, du reste, si nous nous en rapportons à Mme Andrée Viollis, les Japonais, en dépit de toute leur civilisation, sont aussi capables qu'eux. Mais pour l'ordinaire, le Chinois est un être doux, paisible, poli et cultivé, et moins fourbe et cruel que son rival. Reste la question gouvernementale en Chine. Ici, il faut bien avouer que le pays est travaillé par de fortes et continuelles divisions intérieures; ses dirigeants sont incapables de s'entendre longtemps entre eux, au plus grand détriment de ceux qu'ils gouvernent. Le jour où la Chine aura pu réaliser enfin cette unité qui lui fait actuellement si complètement défaut, un grand pas en avant aura été accompli. Mais de toutes manières, ces luttes intestines ne sauraient en aucune façon justifier si peu que ce soit l'intervention d'une puissance quelconque dans des questions qui, à tout prendre, n'intéressent que la Chine elle-même.

Ceux qui, comme dit M. Henri Rohrer au cours de la longue et si intéressante introduction qu'il a donnée au premier de ces livres (qui est personnellement celui que je préfère), se préoccupent du sort du monde et éprouvent devant tout ce qu'écrit Mme Viollis, comme un sursaut d'inquiétude du vrai, doivent lire ces deux ouvrages de celle qu'il faut considérer comme le meilleur, le plus lucide et le plus courageux de nos reporters actuels. Mme Andrée Viollis, non seulement sait voir et sait décrire d'une façon toute personnelle et toute vivante, ce qu'elle a vu, mais encore n'a pas peur de dire la vérité, — même si

cette vérité n'est pas conforme à l'opinion couramment admise. Elle l'avait déjà prouvé avec la relation de son voyage en U. R. S. S., qui reste, jusqu'à nouvel ordre, le meilleur témoignage que la Russie nouvelle ait inspiré à un écrivain français, et elle le prouve à nouveau ici dans ces deux volumes où elle est constamment elle-même, c'est-à-dire, compréhensive, véridique et humaine.

Georges PETIT.

LE NIL, FLEUVE DU PARADIS, par *Elian-J. Finbert* (Fasquelle)

Le Nil, fleuve du paradis, disent les Egyptiens. Qui a bu de ses eaux reviendra en boire. Avec la civilisation qu'il créa, avec ses crues fécondes, ses sources longtemps mystérieuses, il est peu de fleuve plus chargé de prestiges. Elian-J. Finbert a écrit un livre à sa gloire. Il a entrepris d'évoquer non point tant l'Egypte que voient en passant les touristes, que l'Egypte du fellah qui laboure, irrigue et moissonne, l'Egypte du batelier qui navigue sur les canges aux grandes ailes flexibles. Il décrit le village installé sur les tombes pharaoniques, il en fait vivre devant nous les principaux personnages : le juge, le chanteur, le cheikh mystique, le magicien copte, la vocifératrice. Il fait monologuer le vieux fellah, plein de truculence et de bonne humeur et d'une savoureuse philosophie en ce qui concerne la vie, le travail, les femmes et l'amour. Il fait dialoguer en chants alternés les jeunes gens et les jeunes filles. Il dit la passion des antiquités qui devient chez certains « plus atroce que celle de l'alcool, du baccara et de la roulette ». Il donne aussi des détails fort amusants sur cette passion qui gagne de paisibles fellahs, enfièvre tout un village, fait de chaque habitant un égyptologue et aboutit à... une fabrication en série de statuettes funéraires d'hiéroglyphes et de scarabées.

Finbert use d'un style un peu artiste qui rappelle parfois Goncourt, Barrès ou Mirbeau, mais dont l'originalité est de capter les formes de la sensibilité égyptienne par l'usage savoureux des images populaires, des proverbes, des poèmes, des termes techniques adroitement traduits, des mouvements syntaxiques arabes transposés sur le clavier français.

Emile DERMENGHEN.

L'ENFANT BLESSÉ, par *Maurice Venoise* (Rieder).

Maurice Venoise a publié il y a deux ans *Rempart des Dames*, qui peut être considéré comme l'un des plus remarquables romans de mœurs provinciales : le drame de deux femmes, la

mère et la fille isolées, au milieu de l'hostilité d'une petite ville médisante, et séparées, malgré leur tendresse par une congénitale incompréhension.

L*Enfant blessé,* qui vient de paraître, mais fut écrit immédiatement après la guerre, est l'histoire d'un jeune soldat qu'une blessure rend à la vie civile et qui assiste à la dissociation de sa famille. La balle qui traverse la poitrine, l'attente des brancardiers, les alternatives d'angoisse, de calme lassitude, de volonté de vivre, le transport, l'hôpital, les soins, les prières, les morts, les extrêmes-onctions, le congé de convalescence, le retour à la maison natale dans la petite ville noyée dans les brumes et les pluies, la mort du père et de la mère, la réforme définitive, forment la trame de ce rouleau sans intrigue écrit sur un ton de poignante sincérité.

Venoise, avant Remarque, a dit la difficile réadaptation du jeune guerrier à la vie. Le livre se termine pourtant sur une note d'espoir : « Va de l'avant. Donne-toi à ton dernier rêve ; s'il meurt, il y en aura d'autres... Relève-toi, tu le peux : tu n'étais que blessé. »

Emile DERMENGHEN.

RIEN QUE L'AMOUR, par *Christiane Loriot de La Salle.* (Cahiers de la Quinzaine).

Il ne s'agit pas exactement d'un roman, mais bien plutôt d'un journal intime, et le défaut de cet ouvrage ,par ailleurs émouvant et riche, tient, à mon avis, à l'hésitation de l'auteur à choisir une technique plus sûre et plus exigeante. Nous oscillons sans cesse entre les limites indécises d'un récit qui n'est qu'implicite ou elliptique (ce qui est une maladresse, car enfin, le véhicule choisi est bien le char de la prose) et d'une auto-analyse à base sensuelle, qui aspire cruellement à une idéalisation des évènements et de soi. Le résultat artistique est alors un compromis. Ce char dont je parle veut être traîné par des chevaux ailés de la poésie. D'où une impression de discontinu, de gêne, dans le simple énoncé des faits, qui s'accompagne de gaucherie nostalgique toutes les fois que veulent bondir les chevaux ailés. Et cela agace d'autant plus le lecteur qu'il semble bien aujourd'hui que l'implicite et l'ellipse relèvent de la technique de la poésie. Or, dans *Rien que l'Amour*, la poésie n'ose pas être poésie. Je veux dire que l'analyse des sentiments ou des sensations à tendance à être exhaustive, aussi bien lorsqu'elle est simplement intellectuelle, (lorsqu'elle énumère ou décrit) que lorsqu'elle fait appel à la métaphore, qui n'est pas encore parvenue au point où elle cesse d'être comparaison. Et comme le

choix de l'image est souvent rare et subtil, il vous vient aux lèvres le reproche de préciosité. Ce ne serait pas un reproche, à mes yeux du moins, dans le domaine poétique. Mais c'en est un pour la prose, car, à moins que la préciosité ne soit un jeu voulu, dirigé, *senti comme jeu* par l'auteur, on a trop aisément l'impression que l'auteur est la dupe de son style, et qu'en somme il pastiche le réel au lieu de le re-créer.

Toutes ces réserves, je ne les fais pas dans un esprit de dénigrement. Au contraire. S'il ne m'était pas apparu qu'il y a dans *Rien que l'Amour* la matière d'un livre intéressant, je ne m'y serais pas attardé. La sensibilité de Mme de La Salle est loin d'être négligeable. Les sens en éveil, et subtils, et vibrants; l'âme toute occupée du grand mystère de l'amour et de la mort — une obstination douloureuse à saisir les réponses qui lui échappent et un abandon désespéré de l'esprit qui (par pure nécessité extérieure, je crois) identifie les deux absolus: tels sont les traits principaux de son héroïne. Tout cela ne manque pas de grandeur, ni de pathétique. Aussi, j'attends avec impatience le prochain roman de Mme de La Salle — à moins que ce ne soit un recueil de poèmes.

Henri FLUCHÈRE.

LETTRES CATALANES

ANGEL GUIMERA ET SON TEMPS (1)

Dans son excellente « Collection d'Auteurs Catalans Modernes » (Col. leccio d'Escriptors Catalans Moderns). *Antologia*, l'Editorial Barcino, qui a publié tant d'ouvrages précieux pour la connaissance des lettres catalanes du Moyen-Age et du XIX^e^ siècle, a donné un important recueil de *Lettres* du grand dramaturge catalan, Angel Guimerà.

Guimerà a dominé la scène catalane de 1879 (date de la première représentation de son premier drame) à 1924 (date de sa mort) et, depuis, personne ne l'a remplacé. Il a même, un moment, dans les traductions castillanes d'Echegaray et de quelques autres, été l'un des auteurs à succès (à très grand succès) du théâtre Madrilène. Traduites, en anglais, en italien, en allemand, ou mises en opéras, ses principales pièces ont eu la faveur des publics d'Amérique, d'Italie et d'Allemagne. C'est en France qu'il a eu le plus de difficulté à se faire jouer, en dépit de ses efforts constants et des efforts de ses amis catalans de

(1) *Epistolari* (Correspondance), Editorial Barcino, Barcelone.

Paris pour cela. Il faut espérer que le *Théâtre d'Oc* de Mademoiselle Dissel (4 et 6 rue de la Sorbonne, Paris) qui a compris dans son programme le théâtre catalan, fera connaître à ses publics du Nord et du Midi, en catalan et en français les ouvrages les plus célèbres de cet écrivain qui symbolise une époque ardente, passionnée, inspirée et pleine de beautés littéraires, de la Renaissance Catalane.

En attendant, nous avons dans ces Lettres de Guimerà, édidées par la Barcino, une intéressante source de documentation sur l'auteur et son œuvre, sur son activité et son caractère, ses goûts, ses relations et son époque. M. Enric Cubas i Oliver qui les a recueillies et rassemblées les a assorties d'intéressantes notes sur leurs destinataires, les circonstances de leur rédaction, les évènements et les personnages extrêmement divers auxquels elles font allusion. Guimerà, par la place éminente qu'il a occupée dans le mouvement catalaniste autant que par sa position littéraire et dramatique, a été en correspondance avec quelques-uns des personnages les plus importants des mondes politique, littéraire et théâtral de son temps et ses correspondants étrangers ont été presque aussi divers et curieux, sinon hauts placés, que les catalans et les espagnols. Dans cette collection de près de cent cinquante lettres ou billets, qui s'échelonnent de 1863 à 1922, nous en trouvons à Victor Balaguer, que Guimerà nomme son ami et son maître, à Justin Pepratx (initiateur du mouvement roussillonnais), à Jean Fastenrath, érudit allemand spécialiste de l'étude du catalanisme littéraire et traducteur des poésies de Guimerà et de plusieurs autres poète catalans, aux compositeurs Amadeu Vives et Enric Morera, au grand jurisconsulte Duran i Bas et à d'autres personnalités catalanistes, et nous en trouvons aussi de la grande actrice espagnole Maria Guerrero qui interpréta la plupart des rôles de premier plan du théâtre de Guimerà, de l'auteur dramatique castillan José Echegaray, du grand écrivain espagnol Menéndez Pelayo, de la Comtesse Pardo Bazan, de l'acteur italien Ermete Novelli, etc. Il y est question d'Antoine et de Gémier qu'on avait cru un moment pouvoir intéresser à la représentation d'une traduction française de certains drames de Guimerà, de Catulle Mendés « qui se passionne si fort pour tout ce qui vient de par ici » (c'est à dire de Catalogne ou peut-être, plus généralement, d'Espagne), de Xavier de Ricard et du journal Comœdia qu'on avait cru pouvoir faire intervenir en faveur de ce projet et qui semblent s'en être occupés en effet, d'Aleniz qui, avait commencé de mettre en musique *Mar i Cel*, d'Anfos Tavan et de Bonaparte-Wyse, poètes provençaux, de Camille Mauclair qui voulait collaborer à la traduction française de deux drames de Guimerà, *Mar i Cel* et

La Festa del Blat et de quantités d'autres personnalités espagnoles, catalanes et étrangères moins connues. Une seule carte postale de Mistral a pu être transcrite à cause de l'interdiction testamentaire de notre poète concernant la publication de sa correspondance; elle montre que ces deux illustres méridionaux étaient en relations et que le chantre de la Provence admirait sincèrement « l'illustre créateur du Drame Catalan ».

Les plus nombreuses, les plus intéressantes pour la psychologie de Guimerà et la connaissance de sa vie et de son activité, sont les lettres qu'il écrivit tout le long de son existence à son correspondant parisien, le catalan Artur Vinardell (qui s'entremettait pour faire accepter ses drames sur une scène française) et à ses chers amis de Barcelone Pere Aldavert et les filles de ce dernier. Pere Aldavert, ami de jeunesse de Guimerà et journaliste catalaniste, avait fondé avec lui, en 1871, la revue *La Renaixensa*, qui devint un journal quotidien en 1881 et qui joua un rôle si important dans le développement du périodisme comme de la littérature et de la politique catalanistes. Quand Guimerà perdit sa mère, Aldavert lui ouvrit sa maison et le poète s'y installa pour le restant de ses jours, dans la chaude et riante affection des délicieuses filles de son hôte. C'est Aldavert, qui, dans une curieuse lettre du 27 Mai 1871 engagea pour la première fois Guimerà à écrire pour le théâtre et il semble bien que c'est cette exhortation amicale qui révéla au poète sa véritable vocation. Dans ses lettres à la famille Aldavert, (écrites de Madrid quand les répétitions et les premières d'une de ses pièces l'y retenaient, ou de Barcelone, quand, pour les mêmes raisons, ses amis étaient sans lui à la campagne, une fois de Paris, où cependant deux des filles de Pere Aldavert l'accompagnaient), Guimerà se montre sous son jour le plus familier et le plus émouvant. Ce grand lyrique, ce dramaturge romantique était un cœur tendre et généreux, aimant une vie simple et familiale, tout à la catalane; il fait figure d'oncle affectueux et quasi paternel auprès de ses petites nièces, il se montre enthousiaste, communicatif, et disert, à l'occasion facétieux, toujours plein de gentillesse et de vivacité. Le reste de sa correspondance ne dément pas ce naturel chaleureux et candide, dont il semble que la marque essentielle soit la confiance: il y parle de meetings et d'élections, de campagnes de presse et y fait figure souvent d'animateur, sinon de chef, il y est toujours simple, direct, bonhomme, sans prétentions littéraires, écrivant sans doute comme il parlerait, non pas pour laisser de ses actes et de ses sentiments un témoignage, mais par ce que c'est le seul moyen, à ce moment là, qui s'offre à lui de communiquer avec ses compagnons de lutte, ses confrères, ses collaborateurs et ses amis.

L'éditeur de cette correspondance a bien fait de l'accompagner de quelques unes des lettres que Guimerà recevait des nombreux destinataires des siennes. Les plus remarquables sont, pour le ton, celles de la grande actrice castillane Maria Guerrero: on y voit quel enthousiasme et quelle amitié Guimerà pouvait susciter chez ses collaborateurs et ses interprétes; on y aperçoit aussi l'ardente et délicieuse nature de femme et d'artiste que devait être cette comédienne. Les plus intéressantes, quant à la personnalité littéraire de Guimerà et à son théâtre sont celles de Menendez Pelayo, d'Echegaray, ou celles à Vives, Morera et Vinardell. Celle de Menendez Pelayo, écrite en 1888, au début seulement de la carrière dramatique de Guimerà, alors qu'il venait de publier ses poésies lyriques et patriotiques est un magistral éloge de son génie poétique; quant aux autres, il faudrait vouloir étudier de plus près l'activité et la sensibilité dramatique de Guimerà pour les analyser comme elles le méritent et cela nous conduirait trop loin.

Enfin, de toutes se dégage une atmosphère où les historiens de cette période de la renaissance catalane et du théâtre catalan et espagnol pourront venir s'imprégner de l'air du temps.

Cette édition si soignée au point de vue documentaire (en dépit de la brièveté de ses notes) constitue un guide précieux en même temps qu'elle nous offre la plus attachante des lectures. Une belle figure y est mise en lumière, toute une période d'histoire récente mais peu connue, pleine de recoupements avec des faits et une société demeurés célèbres, y est suggérée. Notre curiosité pour la fin du XIX^e^ siècle peut y trouver plus d'un trait utile à sa peinture. Il faut mettre ce recueil à côté des volumes de correspondance et d'articles du grand Joan Maragall, où la même époque, les mêmes évènements, la même société se révèlent en traits plus serrés et d'un point de vue complémentaire de celui-ci. Après le *Fortuny* de MM. Alfons Maseras et Fages de Climent, à côté d'une vie de Santiago Rossyniol qui reste encore à écrire, voilà en partie rempli le cadre du XIX^e^ siècle catalan qui va du Second Empire à la grande Guerre et qui déborde sur Madrid et Paris par le génie, le cosmopolitisme ou la bohême.

Pierre-Jean ROUDIN.